François Descostes. Trois jours en Savoie. Congrès des clubs alpins à Annecy (août 1876)



FRANÇOIS DESCOSTES

TROIS JOURS EN SAVOIE

« La Savoie, c'est la Normandie
« avec les horizons de la Suisse
« et le ciel de l'Italie... »
AMÉDÉE ACHARD.

CONGRÈS DES CLUBS ALPINS A ANNECY

(Août 1876)

ANNECY
IMPRIMERIE D'AIMÉ PERRISSIN & Cie

1877

TROIS JOURS
EN SAVOIE

CONGRÈS DES CLUBS ALPINS
A ANNECY

FRANÇOIS DESCOSTES

TROIS JOURS EN SAVOIE

« La Savoie, c'est la Normandie
« avec les horizons de la Suisse
« et le ciel de l'Italie... »
AMÉDÉE ACHARD.

CONGRÈS DES CLUBS ALPINS A ANNECY

(Août 1876)

ANNECY
IMPRIMERIE D'AIMÉ PERRISSIN & Cie
1877

UNE PÉRORAISON EN GUISE DE PRÉFACE

« *Trois jours en Savoie* et c'est pour ces trois jours que vous allez nous imposer un in-folio ! »

Si cette réflexion, ami lecteur, vient à tomber de vos lèvres, en mesurant d'un coup d'œil effrayé la longue route que la Florimontane [1] a permis à l'auteur d'arpenter à son gré, de grâce ! ne le condamnez pas sans l'entendre !

Et quand vous aurez vu de quelles bonnes et fortifiantes choses ont été remplies les trois mémorables

[1] La *Société Florimontane* est la continuatrice de l'*Académie Florimontane*, fondée à Annecy, en 1607, — soit 27 ans avant l'Académie française et 60 ans avant celle des Sciences de Paris, — par deux enfants de la Savoie : Saint-François de Sales et le Président Favre. — La *Revue savoisienne* est l'organe de la *Société Florimontane* ; ses colonnes ont été gracieusement et toutes grandes ouvertes aux pages que l'on va lire et qui y ont été publiées avant d'être réunies en brochure.

journées, dont il vient ici graver le souvenir, qui que vous soyez, si vous ne l'acquittez pas, vous lui accorderez tout au moins le bénéfice des circonstances atténuantes...

I

EN ROUTE POUR ANNECY — TIGNES — RUMILLY
VAL & GORGES DU FIER

Les 13, 14 et 15 août 1876, pendant que Grenoble inaugurait la statue du mécanicien Vaucanson et que Dijon célébrait la mémoire du compositeur Rameau, la charmante cité d'Annecy faisait, pour la première fois, les honneurs des montagnes savoyardes au *tourisme* européen, dans une succession de fêtes alpines, dont la splendeur n'a été égalée que par le patriotisme des habitants et le ravissement de leurs hôtes.

La réunion de Tignes, organisée par la section de Tarentaise et présidée par sir Richard Budden [1], avait déjà, les 8, 9 et 10 août, attiré près de cent touristes italiens ou français dans cette merveilleuse région.

[1] Sir Richard Budden, le *patriarche de l'alpinisme*, présidait, le 14 août 1875, au Mont-Cenis, la première réunion internationale des Clubs Alpins français et italien.

Les Italiens s'y étaient rendus par le Petit-Saint-Bernard ou le col de la Galise ; les Français, par Moûtiers, Bourg-Saint-Maurice et Sainte-Foy [1]. On avait savouré le chamois, à 2,100 mètres d'altitude, sous une vaste tente dressée sur un monticule dominant le lac, au sein de ce cirque imposant de montagnes couronnées de glaciers ; et l'ascension du Mont-Pourri, le Mont-Thuriaz de l'état-major [2], exécutée à travers une route entièrement nouvelle par M. Louis Bérard et quatre autres alpinistes de Moûtiers, avait été, en quelque sorte, l'*apothéose* de ce premier épisode et le lever de rideau du grand congrès d'Annecy.

Dès le 12 août, de nombreux touristes convergeaient, isolés ou par groupes, au rendez-vous.

Le 13, au matin, le train d'Italie en amenait un important convoi, que rejoignaient au passage les députations de Chambéry, d'Aix-les-Bains et de Paris, celle-ci commandée par le président, le secrétaire général et l'administrateur délégué du Club Alpin français : MM. Adolphe Joanne, Abel Lemercier et le colonel Pierre.

A huit heures et demie, notre train, d'une longueur exceptionnelle, abandonnait, à la station d'Aix, la grande ligne de Paris au Mont-Cenis pour s'engager sur cet embranchement de 40 kilomètres qui, à travers une contrée des plus pittoresques, doit nous conduire au chef-lieu de la Haute-Savoie.

[1] *Annuaire de* 1875 du Club-Alpin français, — *De Moûtiers à Aoste par Tignes, la Galise et le Nivolet*, par Louis Bérard, pages 183 et suivantes.

[2] 3,788 mètres d'après la carte de l'état-major français.

Le lac du Bourget, dont la nappe bleue se montre discrètement derrière un rideau de peupliers ; le Mont-du-Chat, dont la *Dent* monstrueuse trace un profil hardi dans l'azur du ciel ; la colline bosselée de Touvières, aux vignobles estimés, et les *hautains* gracieux de la campagne d'Aix ; la tour démantelée de Grésy, sur la hauteur, à droite, et à gauche, les abords, dissimulés par les broussailles, de la célèbre cascade ; le tunnel du *Sauvage;* l'étroit et frais vallon qui le suit ; Orlié, où naquit, le 19 juin 1767, Michaud, l'historien des *Croisades ;* Albens et ses blanches maisons cachées dans les arbres ; la vallée de l'Albanais qui s'ouvre à partir de là et offre à l'œil toutes les cultures, toutes les perspectives et toutes les teintes ; Bloye et sa terre de Conzié, fertile en noms illustres : tels sont, à vol d'oiseau, les points les plus marquants que le sourire d'un ciel sans nuage nous faisaient apparaître plus séduisants encore, dans ce défilé rapide dont le galop de la locomotive marquait l'allure.

A Rumilly, — la ville du *eh capoë* légendaire [1], — débordement d'enthousiasme, dont les initiés ne s'étonnent pas, étant donnée la température ordinaire du

[1] En 1630, lors de la guerre pour la succession du marquis de Montferrat, Louis XIII se présente en personne devant la ville, alors fortifiée, de Rumilly, et la somme de se rendre. Les habitants s'y refusent. Le parlementaire leur fait observer que Chambéry a ouvert ses portes. — *Eh capoë!* (Et quand même!) — répliquent en chœur les Rumilliens La ville fut prise d'assaut, après plusieurs jours de siége et n'échappa au pillage que sur l'intervention des sœurs de Salagines, parentes du général français qui commandait les assaillants.

patriotisme rumillien ;... vivats, flots de voiles bleus, de foulards aux armes du Club et de bâtons ferrés s'agitant houleux sur le quai de la gare. Les profanes ne tardent pas à avoir, eux aussi, le mot de l'énigme. Soixante alpinistes lyonnais et la caravane scolaire du collége Rollin ont tenu, comme Francis Wey [1], à faire leur entrée en Savoie par le magnifique vestibule du Val de Fier [2].

« Arrivés dans la nuit à Seyssel, — nous dit l'un d'eux, — nous nous sommes acheminés, ce matin, dès l'aube ; nous avons admiré au passage, éclairées par les premiers rayons du soleil, les convulsions géologiques et les parois gigantesques de cet étroit défilé, qui rappelle les sublimes horreurs du Splugen ou de la Tamina. Le confluent du Fier et du Rhône et les murs tapissés de lierre, du manoir de Châteaufort, les

[1] *La Haute-Savoie.*

[2] *Annuaire de* 1875 du Club-Alpin français : *Le Val de Fier*, pages 119 et suivantes. — Cette route sans pareille commence à être connue et visitée par de nombreux touristes. Les romanciers y placent le théâtre des plus sombres intrigues. Cette année même, un journal populaire, le *Petit Moniteur universel*, vient de publier un émouvant feuilleton de M. Alphonse Brot, les *Nuits Terribles*, dont une partie se déroule à Rumilly et sur les bords du Fier. L'auteur fait ainsi parler l'un de ses personnages, l'Américain John Colfac, dans un dialogue avec le comte de Lavernay :

« Je voyage avec ma fille; on nous avait parlé de la route de « Seyssel à Rumilly comme des plus curieuses au point de vue pittoresque, et je vous avoue que, depuis que je suis en Europe, je n'ai « jamais rien vu qui lui soit comparable... Ma fille qui est passionnée « pour les beautés de la nature, a été tellement émerveillée par l'aspect des Gorges du Fier, qu'elle veut avoir une résidence d'été au « bord de ce précipice. »

Portes du Fier et le *Grand Tunnel, l'Observatoire* et le *Pont des Allobroges,* la *Chambre de la Dame* et la *Forge du Maréchal,* la *Voie romaine* et le *Pont-Navet:* toutes les stations de ces lieux étranges ont été contemplées et crayonnées à loisir ; et quand, las d'émotions, nous débouchions à Saint-André, sur le riant hémicycle du bassin de Rumilly, voici qu'on nous crie : *Halte-là!...* L'endroit est un vrai coupe-gorge... Un parapet d'un demi-mètre d'où l'on peut de la belle façon expédier son homme, sans crainte d'un retour offensif, dans les oubliettes du Fier! En Calabre, c'eût été le cas de porter la main à son revolver... Mais les brigands ici, ce sont les alpinistes Rumilliens qui, sous le commandement de M. d'Anières, le généralissime du Club Alpin savoyard, cernent habilement notre troupe, trop surprise pour opposer la moindre résistance, l'enlèvent et la précipitent, ô scandale ! dans douze voitures conduites en poste, qui la versent bientôt... sur le sol hospitalier de l'ancienne capitale de l'Albanais.

« Il n'y a pas de temps à perdre : on nous hisse prestement à l'hôtel-de-ville, dans la grande salle des tableaux ; nous y contemplons les toiles guerrières de Lévigne [1] et la *Nature morte* vraiment vivante de Johannès Rubellin ; Lyonnais et Rumilliens y vident force rasades matinales à l'union de la seconde ville de France et de la troisième ville de Savoie ; et, tandis qu'une dépêche, incontinent rédigée, va photo-

[1] Les Rumilliens, à l'aide d'une souscription privée, ont fait peindre dans la grande salle de leur hôtel-de-ville quatre tableaux représentant les traits les plus glorieux de leur histoire municipale.

graphier la réception, toute chaude, dans les colonnes du *Salut Public,* nous prenons le pas gymnastique et... nous voici ! »

Ainsi discourait, dans notre compartiment, un nouveau venu que la mousse du Seyssel et la gaieté communicative de la patrie de Béard [1] avaient visiblement gagné.

Cependant, le train s'est remis en marche... Nous saluons le paysage, aimé des peintres, que le Chéran a découpé du sanctuaire de N.-D. de l'Aumône à ce pont hardi de Saint-Joseph, que les mauvaises langues disent avoir été *fait ici ;* puis nous nous engageons au sein d'une nature plus sévère, semée d'obstacles naturels et de travaux d'art. Le Fier [2], que nous abordons à notre tour, y est huit fois, en quelques minutes, franchi par des viaducs aussi audacieux que ceux du Stelvio ou du Vorarlberg ; rien n'égale la capricieuse irrégularité de son cours. On dirait tantôt un cheval de manége galopant en zig-zag, tantôt, qu'on nous passe le rapprochement et l'expression, un enfant jouant à cache-cache. On le voit à droite ; un instant après, il est à gauche, ne cessant

[1] Joseph Béard, — le Pierre Dupont rumillien, — né le 25 février 1808, décédé en avril 1872, a fait en patois diverses chansons pleines de verve, qui sont restées populaires en Savoie.

[2] Le Fier, une des rivières les plus impétueuses de la Savoie, prend sa source au Mont-Charvin, à 2014 mètres d'altitude, coule de l'est à l'ouest sur un parcours de 60 kilomètres et se jette dans le Rhône, à Châteaufort, à 297 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

d'offrir le spectacle excentrique de ses fuites et de ses retours [1].

Mais ce n'est là que le prélude des surprises qu'il nous réserve... Attention ! car nous voici à Lovagny, à la porte de ce théâtre où, nouvel Othello, il va nous jouer la grande scène de la colère dans un décor merveilleusement approprié à ses rugissements.

La gare de Lovagny, trop petite, en vérité, pour son importance, occupe le centre d'une immense prairie elliptique, appelée le *Pré du Seigneur*. Nous y sommes reçus par l'avant-garde du Club Alpin d'Annecy : avec une amabilité exquise, qui ne devait pas se démentir une seule minute durant ces trois journées, des commissaires, — parmi lesquels nous reconnaissons M. Gustave Ruphy, conseiller de préfecture, le docteur Rey, le comte de Fésigny et l'ingénieur Lheureux, — s'emparent des arrivants et dirigent la caravane, qui compte à elle seule plus de 120 membres, vers les *Galeries* du Fier.

Construites d'hier [2], (c'est le 15 juillet 1869

[1] *D'Aix-les-Bains à Rumilly et à Annecy*, p. 112 et suivantes.

[2] La dépense totale à laquelle a donné lieu l'établissement des galeries est de 27,354 fr. 98 c., y compris 1030 fr. pour acquisition de terrains. La moyenne des visiteurs pour les six premières années d'exploitation a été de 6,500 ; le droit d'entrée par personne est fixé à un franc. Avec un capital de 27,000 et quelques cents francs, la Société s'est donc assuré un revenu brut de 6,500 fr. qui, en en défalquant 1,500 fr. pour frais d'entretien et autres, reste net à 5,000 fr. Les actionnaires, qui n'avaient souscrit que par patriotisme, se trouvent donc avoir fait une excellente opération.

Ces chiffres donnent un exemple saisissant de l'avenir de pareilles entreprises et des bénéfices considérables qu'elles sont appelées à procurer à ceux qui auront le facile courage de les tenter.

qu'elles ont été inaugurées) ces galeries sont déjà célèbres, et elles reçoivent aujourd'hui la consécration d'une visite internationale de l'Europe et même des Deux-Mondes. Elles la méritent à coup sûr; car tout ce que la nature a d'horrible, de pittoresque et de sublime originalité semble avoir été collectionné dans ce site où les émotions varient à chaque pas, où chaque détour révèle un antre inexploré, où les rochers, en se tordant, en s'enchevêtrant, produisent les accidents les plus bizarres et les effets les plus imprévus [1].

Nous voici, à la file les uns des autres, sur ce cordon de fer aérien qui, le long d'un trajet de 252 mètres, s'attache aux anfractuosités des rocs, s'incline devant leurs caprices, les esquive quand ils sont menaçants, les caresse et les franchit, s'ils sont d'humeur accommodante, et transporte le visiteur stupéfié au sein d'une féerie de sauvages beautés.

Le corridor, étroit et sombre, s'insinue et se prolonge en une série de compartiments successifs, qui paraissent sans issue; se resserrant à certains endroits au point d'être mesuré par l'écartement des deux bras, il s'élargit à d'autres, et passe tour à tour de la lumière du jour à l'obscurité de la nuit. Çà et là, des grottes étranges, des chaires colossales, des tambours et des anneaux gigantesques sont incrustés dans ses parois.

Sous nos pas, le Fier se démène à une profon-

[1] *Lovagny, Gorges du Fier et Lac d'Annecy.* Pages 42 et suivantes.

deur vertigineuse, à travers des blocs contre lesquels il se cabre en bouillonnant dans sa rainure sonore. Sur nos têtes : ici, des ponts hardis nous montrent la concavité de leurs arches ; là, les roches se recourbent en dômes gracieux, ou étendent, sur les lèvres supérieures de l'abîme, des velums de verdure qui tamisent les rayons du soleil ; plus loin, des arbres s'élancent formant passerelle, ou des lianes pendent suant des gouttelettes de cristal.

Et transportés au sein de ces merveilles, cramponnés à une barrière qui paraît frêle, malgré sa solidité, entrevoyant à travers les fissures, le vide et l'eau noire qui mugit, nous demandant ce qu'il adviendrait de nous s'il prenait à la planchette qui nous porte la fantaisie de se rompre, nous éprouvons presque tous, à en juger par nos figures, non pas de l'effroi, mais une sorte de saisissement, quelque chose d'analogue à ce recueillement involontaire qui s'empare des plus braves, dans la région des glaciers, en face d'un pont de neige ou d'une crevasse sans fond à franchir.

Un déjeûner froid nous attend, au retour, sous les frais ombrages du *Bois du poète*. Charmant spectacle que cette kermesse alpestre, que cette cordialité qui s'épanouit, que ces fourchettes qui fonctionnent avec les clapotements tumultueux du Fier pour accompagnement, le gentil *chalet*, au premier plan, les rochers à pic et le château féodal de Montrottier, au second, pour décor !

C'est avec regret que nous quittons cette oasis, salués par un chaleureux discours de M. le Maire. Le train de midi amène l'arrière-garde ; nous traversons le tunnel de Brossilly, nous débouchons sur les cascades tapageuses de l'industrieux village de Cran, au-delà duquel la riante plaine des *Fins* se déroule avec ampleur : quelques minutes après, nous abordons au port.

II

A ANNECY

Le port, *c'est Annecy*!...

Annecy ! Nom plein de douceur, prélude de mille enchantements !

Sur le quai de la gare, voici, entouré de son état-major, M. Camille Dunant, président du Club Alpin annécien, le digne général de cette phalange, qui est au feu depuis trois mois et qui attend, impatiente, l'effet que vont produire, — non pas, Dieu merci, ses torpilles ni ses mitrailleuses, — mais les ingénieuses surprises qu'elle a semées sous les pas de ses hôtes.

Les voici bien, ces lieutenants revêtus de leurs insignes verts, rouges ou blancs : Carron, Pichollet, Crettet, Léonce Duparc, Louis Boch, Alexis Dunand, Eugène Tissot, Mangé, Eloi Serand et tant d'autres...

Il s'agit de divulguer les beautés de la terre natale

de donner le coup de grâce aux préjugés des géographes de fantaisie et des voyageurs en robe de chambre.

Rentiers, avocats, notaires, artistes, négociants, ingénieurs, médecins, simples ouvriers, toutes les conditions, toutes les opinions, tous les âges ont apporté leur concours à l'œuvre, sans arrière-pensée, sans rivalité, avec un complet effacement personnel, sans autre ambition que celle de se surpasser en dévouement... Beau et malheureusement trop rare spectacle que celui de cette ville où le patriotisme provincial, — comblant un instant les abîmes que creuse la politique, — rapproche tous les partis et réunit tous les cœurs sur le terrain neutre d'une noble et généreuse idée [1] !

Les vivats et les joyeuses sonneries de la Fanfare municipale dirigée par M. Gentil et présidée par MM. Blanchet et Buttin, se mêlent aux souffles précipités de la locomotive; on se serre la main,... sans se connaître encore ; et bientôt, superbe d'allure, compact, sac au dos et voiles au vent, le bataillon international s'achemine vers l'intérieur de la cité.

Les Italiens marchent en tête; deux vaillantes

[1] Le patriotisme de la ville d'Annecy, s'est affirmé, d'une façon remarquable, dans cette circonstance: le montant des souscriptions particulières pour subvenir aux frais de la réception, a atteint le chiffre de 4,047 fr. 40; la Municipalité a fourni, en outre, un subside officiel de 2,000 fr. et mis à la disposition du Comité le bateau la *Couronne de Savoie*, la salle du Théâtre avec l'éclairage et le matériel des fêtes. La Direction centrale de Paris avait transmis au Comité, au nom du Club Alpin français, un subside de 1,500 fr.

ascensionnistes, M[mes] Martelli et Chiapusso, ouvrent la marche; leurs compatriotes se distinguent à première vue, par l'éclat et la solidité de leurs insignes, qui représentent un aigle royal, ailes éployées, prenant son vol d'un écusson d'argent. Les Suisses qui ont accouru en rangs serrés à l'appel de leurs voisins, viennent ensuite ; ils portent la plume blanche et rouge au chapeau et la décoration en étoffe, aux initiales S. A. C., à la boutonnière.

Voici les Lyonnais, les plus nombreux et les plus joyeux de tous; puis, les jeunes touristes du collége Rollin ; puis les députations de Paris, de Nancy, de Marseille, de Besançon, de Bordeaux, de Bourg, de Grenoble, de Briançon, de Vesoul et de Calais, et enfin le Club Alpin Savoyard, formant la gauche : Chambéry en tête, La Tarentaise à la suite, Aix-les-Bains et Rumilly au centre, Annecy en serre-file [1].

[1] Statistique exacte des alpinistes ayant assisté au Congrès :

I. — Amérique			3
II. — Angleterre (*Alpine club*)			3
III. — Représentants de la presse française et étrangère (6 Français et 3 étrangers)			9
IV. — Italie	Turin	9	27
	Florence	2	
	Suze	12	
	Bergame	1	
	Aoste	3	
V. — Suisse	Berne	1	26
	Genève	20	
	Valais (section du Mont-Rose)	3	
	Tessin	2	
		A reporter	68

La ville est en fête, une foule énorme encombre la rue Royale et pousse des hourrahs; balcons et fenêtres sont pavoisés aux couleurs italiennes, suisses, anglaises, américaines et françaises; de gracieux visages s'épanouissent à tous les étages; des gerbes de fleurs tombent sur le passage du cortége et il n'est pas jusqu'aux alpinistes chevronnés, prêts à doubler la cinquantaine, qui ne se croient revenus aux fraîches émotions de la vingtième année. Soleil sénégalien et fatigues de la route, tout est bien vite oublié, grâce aux parfums des fleurs de la bienvenue et à la brise du lac, dont nous abordons les rives.

	Report....		68
VI.— FRANCE.	1° Touristes du Dauphiné		4
	2° Caravane du Collége Rollin (1 directeur et 9 élèves)...............		10
	3° Section de Paris................		10
	4° Section de Lyon et de Bourg.......		60
	5° Section de Provence (Marseille)....		4
	6° Section de l'Isère (Grenoble).......		8
	7° Section du Sud-Ouest (Bordeaux)...		1
	8° Section des Vosges (Nancy).......		2
	9° Section du Jura (Besançon)........		1
	10° Section des Hautes-Alpes (Briançon).		1
	11° Vesoul......................		1
	12° Calais......................		1
	13° Section de Tarentaise (Moûtiers, Savoie)......................		4
	14° Section de Savoie	Chambéry... 32	142
		Aix-les-Bains 10	
		Rumilly.... 30	
		Annecy..... 70	
	TOTAL GÉNÉRAL..		317

dont 62 étrangers et 255 Français. — Dans ce nombre ne se trouvent évidemment pas compris les curieux et les touristes *irréguliers*, qui ont afflué à Annecy lors des fêtes, et dont plusieurs ont donné dès lors leur adhésion au Club Alpin.

A l'Hôtel-de-Ville, l'adjoint au maire, M. Brunier, nous reçoit dans le salon d'honneur et nous salue en termes émus, au nom de la cité; M. D'Anières lui répond, en l'absence momentanée de M. Joanne, au nom du Club Alpin français. M. César Isaïa, membre de la Direction centrale de Turin, la main sur le cœur, dit aux applaudissements de l'assistance :

« Ce n'est pas la langue, c'est le cœur ici qui doit parler ! C'est avec le cœur qu'au nom de l'Italie vous me permettrez, en vous disant merci, de pousser ce double vivat : *Vive la France! Vive la Savoie!...* »

L'électricité est dans l'air, la glace est rompue, la fusion est faite et l'on n'a plus qu'à s'abandonner tête baissée, aux étreintes de l'hospitalité.

Mais ce qui nous frappe, dès la première heure, c'est la prévoyance minutieuse et l'esprit pratique avec lesquels nos confrères annéciens ont paré aux moindres détails d'une réception, la première de ce genre qui eût lieu en France et dont l'organisation était chose entièrement nouvelle.

On s'est distribué les attributions et les rôles : des commissaires sont affectés à chaque section; d'autres, à chaque partie du programme. Aucun désordre, aucun froissement, aucun oubli... Tout a été prévu, tout arrive à point nommé, sans que ces mains invisibles, qui tiennent les mille fils de

ce réseau compliqué, trahissent leur modeste *incognito* [1].

Un bureau de renseignements, ouvert en permanence, est installé à l'Hôtel-de-Ville. On y reçoit son billet de logement, on s'y inscrit pour le banquet du soir ou les courses du lendemain, on y va cueillir toutes les indications utiles, qui vous sont données de la meilleure grâce du monde, et le besoin d'une

[1] Les hôtes de la ville d'Annecy tiendront assurément à connaître les noms de ceux qui se sont efforcés de leur en faire les honneurs; aussi croyons-nous devoir publier la liste complète des membres des diverses commissions, qui s'étaient distribué cette patriotique besogne :

I. *Comité d'organisation générale :* MM. Camille Dunant, président; Gustave Ruphy, vice-président; Jacques Carron, secrétaire; Jules Lheureux, secrétaire-adjoint; Charles d'Anières, Auguste Mangé, Louis Boch, Alexis Dunand, docteur Rey, Eugène Tissot, membres du Comité; Pichollet, trésorier.

II. *Commission des logements et des vivres :* MM. Pichollet, Pierre Terrier, Alexis Dunand, Pierre Bouchet et Isidore Nanche.

III. *Commission d'organisation de l'Exposition :* MM. Auguste Dunant, Duchesne, Crettet, Mangé, avec le concours de M. Louis Revon, conservateur du Musée et de M. Serand, sous-archiviste du département.

IV. *Commission de décoration et d'organisation de la fête de nuit :* MM. Mangé, architecte, et Eloi Serand.

V. *Commission de réception aux Gorges du Fier :* MM. d'Anières, Rey, Lheureux, Gustave Ruphy et de Fésigny.

VI. *Commission de réception à la gare d'Annecy* : MM. Camille Dunant, Eugène Tissot, Pichollet, Boch, Crettet, Rollier, Carron, Georges et Frédéric Laeuffer, Quétand, Léonce Duparc et Boissonnet.

VII. *Bureau de renseignements à l'Hôtel-de-Ville* : MM. Bouchet, chef de bureau à la Mairie, et Pichollet.

VIII. *Commission de réception au banquet* : MM. Gustave et Auguste Ruphy, Auguste et Alexis Dunand, le docteur Rey, Carron, Emile Laeuffer, Boissonnet, de Fésigny et Pichollet.

heure de détente se faisant généralement sentir, on s'éparpille dans toutes les directions pour secouer la poussière du voyage et se mettre en tenue... de traversée...

III

LE TOUR DU LAC & LE TOUR DU MONDE

« Quel joli endroit qu'Annecy, ce petit pays retiré, verdoyant, avec son lac à lui, et tout autour des vergers frais, des vallons montants, des cimes à portée [1] ! »

Cette réflexion de Töpffer était sur toutes les lèvres quand, à deux heures, le bataillon rallié se rassemblait sur le quai du port.

Les deux vapeurs, la *Couronne de Savoie* et l'*Allobroge,* nous attendent : ils doivent partir à quelques minutes d'intervalle. Les capitaines donnent des ordres ; les équipages, en grande tenue comme les navires, sont à leur poste ; les drapeaux et les banderoles multicolores flottent au vent ; nous prenons place sur le pont, abrités du soleil par une vaste tente

[1] Töpffer. — *Voyages en zig-zag.*

que gonfle la brise ; un coup de sifflet strident, hourrahs échangés entre les passagers et la terre ferme, et les bâtiments, luttant de vitesse et d'élégance, s'élancent sur le miroir azuré du lac.

Commodément assis à l'arrière de l'*Allobroge*, une lorgnette de Lafontaine à la main, nous étions là, quelques alpinistes d'Italie et de France, formant un groupe à part, les yeux braqués sur les aspects divers qui se déroulaient à notre vue, l'oreille tendue à la légende intéressante d'un spirituel Annécien connaissant son lac, passez-moi le mot, comme sa poche, et mieux encore, si c'est possible, tous les écrivains qui l'ont décrit.

Grâce à lui, et il y avait des cicerones de la même trempe dans les autres groupes, ce lac, à la physionomie chatoyante et mobile, n'eut bientôt plus de secrets pour nous.

La Tour, où mourut Eugène Suë ; les Barattes, où s'éteignit Replat [1] ; la maison où s'abrita Rousseau ; Menthon, où Taine écrit ses *Origines de la France contemporaine* ; l'antique château qui vit naître saint Bernard, le *héros des Alpes*, et où un illustre enfant de la Savoie, Mgr Dupanloup [2], vient se repo-

[1] Jacques Replat, un des écrivains les plus distingués de la Savoie, est l'un de ceux qui ont le plus contribué à en révéler les beautés. Le lac et les montagnes des environs d'Annecy, en particulier, ont trouvé en lui un chantre aussi enthousiaste que bien inspiré.

[2] L'éloquent évêque d'Orléans est né le 2 janvier 1802 à Saint-Félix (Haute-Savoie).

ser chaque année des fatigues de son apostolat; celui de Duingt, près duquel de Custine traça son *Histoire de la campagne de Russie;* Talloires, « le joyau de cette rive, » comme l'appelait Francis Wey [1], où s'élevait jadis une majestueuse abbaye; Doussard, dont les ours hantent les forêts vierges; le port de Bredannaz, dont la prise par les Espagnols fut célébrée par un *Te Deum* triomphal dans la cathédrale de Madrid: tout est passé en revue pendant que nous naviguons, en face de ces rives pleines de souvenirs, sur ce lac riant et gracieux au départ, sévère et presque sauvage à l'autre extrémité, pittoresque partout.

« On a fait le *Tour du monde* en 80 jours, — s'écrie au retour un passager enthousiaste. — Belle merveille! Sur le lac d'Annecy, on le fait en deux heures! En voguant sur ses ondes, on passe tour à tour des rivages plantureux de l'Italie méridionale aux régions des neiges éternelles, des plus frais vallons de l'Oberland aux plus ombreux vergers de la Normandie, des castels les plus mystérieux des bords du Rhin aux jardins les plus ensoleillés de la Provence; on y goûte et on y voit de tout, voire même de grands bois dignes de la Savane. »

Charles Yriarte, qui a pourtant bien vu, n'avait-il pas raison de le dire:

« Je ne vois pas de rival à ce lac heureux et, dans

[1] *La Haute-Savoie.*

quelques années, on découvrira qu'on a tort d'aller chercher si loin le repos et l'ombre, quand on a en France... le lac d'Annecy [1]. »

---

[1] *Monde illustré*, 1869.

IV

AU MUSÉE

Annecy-ville offre à l'observateur une physionomie intéressante à plus d'un titre.

En y entrant, nous avons salué l'*Eglise de la Visitation,* qui contient la châsse vénérée où repose celui qui fut à la fois le plus aimable des saints, et l'une des gloires de la langue française, saint François de Sales [1]; près de la cathédrale, on nous a montré la maison où le grand écrivain composa son chef-d'œuvre de l'*Introduction à la vie dévote,* et, le long de la même rue, par un de ces contrastes si fréquents dans les villes riches en souvenirs, la *maîtrise* où Jean-Jacques, le philosophe aigri, passa les heureux jours dont il se plaît à évoquer la mémoire dans ces *Confessions,* où le génie de l'écrivain n'excuse pas les révélations de l'homme...

En descendant du bateau, nous nous sommes incli-

[1] Le saint évêque de Genève est né le 2 août 1567, au château de Sales, à Thorens, près d'Annecy.

nés devant l'une des illustrations de la science moderne, le chimiste Berthollet [1], dont les traits de bronze contemplent les rives du pays natal.

Mais n'oublions pas que nous sommes ici, non point en voyageurs ordinaires, mais en *alpinistes* dignes de ce nom ou aspirant à le devenir!

A ce titre, nous devons une visite spéciale au musée d'Annecy : commencé il y a trente ans à peine, il a eu le bonheur d'être placé sous la direction intelligente de M. Louis Revon, un artiste doublé d'un érudit et d'un gracieux écrivain...

Chut!... Le conservateur de céans joint à toutes ces qualités, celle d'être modeste comme la violette... Or, le voici qui nous attend, souriant, sur le seuil et qui va nous faire lui-même la légende de ses domaines.

Le musée, la bibliothèque publique et celle de la Société Florimontane, occupent dix-huit salles contiguës au second étage de l'hôtel-de-ville.

Donnons tout d'abord un coup d'œil aux bibliothèques. Elles sont dotées de 12,000 volumes, de manuscrits précieux, de curieux autographes et d'une collection presque complète, fort utile à consulter pour un voyage d'études dans les Alpes, d'ouvrages relatifs à la topographie, à l'histoire et aux ressources des deux départements savoyards.

Dans la salle de lecture, sont appendues de nom-

[1] Berthollet est né à Talloires, sur les bords du lac d'Annecy, le 9 décembre 1748.

breuses cartes dont quelques-unes dépassent trois mètres : nous y remarquons l'assemblage en 25 feuilles de la Suisse, par le général Dufour, et les 28 feuilles de la Savoie, par l'état-major sarde ; la carte colossale du dépôt de la guerre, où l'on a juxtaposé les sections embrassant le cours du Rhône et les Alpes ; des cartes topographiques, routières, géologiques et plusieurs reliefs.

Pénétrons maintenant dans le musée.

Voici, en premier lieu, la galerie consacrée à l'histoire naturelle de la Savoie. Les animaux qui peuplent nos lacs, nos marais, nos montagnes, empaillés avec goût, sont représentés dans toutes leurs variétés d'âge, de sexe et de saison. Curiosité sans pareille ! voici, suivant le témoignage de Francis Wey [1], l'unique marmotte que l'on ait pu découvrir, et à grand peine, dans ce pays que les préjugés représentent comme si fécond en rongeurs de cette espèce...

L'architecture des oiseaux et des insectes, si poétiquement décrite par Michelet, occupe une vitrine spéciale. Les séries géologiques ont été étiquetées avec le plus grand soin par leur principal donateur, M. Gabriel de Mortillet, et par plusieurs savants étrangers. Les minéraux et les roches sont rangés dans les tablettes vitrées et occupent, en outre, plus de 150 tiroirs. Nous y retrouvons les marbres et les minerais du pays, les roches du massif du Mont-

[1] *La Haute-Savoie.*

Blanc, en échantillons bruts et polis, et les magnifiques nuances des jaspes de Saint-Gervais.

Les murs sont couverts d'estampages en couleur, figurant les inscriptions antiques des deux départements; et dans les embrasures des fenêtres s'étagent les lithographies et les photographies représentant les sites les plus intéressants de nos contrées.

Découvrons-nous avec respect!.. Cette vitrine en forme de monument funéraire, contient les restes des victimes de la catastrophe tristement célèbre du 20 août 1820 : un voyageur russe, le docteur Hamel, ayant accusé de lâcheté ses guides qui hésitaient à franchir un passage dangereux au sommet du glacier des Bossons, ceux-ci continuèrent à s'avancer; les trois premiers furent précipités dans une crevasse. Quarante ans plus tard, quand cette partie du glacier, dans sa lente progression, arriva au bas de la vallée, réalisant ainsi d'une façon presque mathématique la prédiction du docteur Forbes, on vit émerger les lambeaux de vètements et les membres disloqués de Carrier, de Balmat et de Tairraz [1]... Ils sont là, réduits à l'état de momies, mais de momies qui proclament bien haut cette intrépidité et cet esprit de sacrifice particuliers aux guides chamoniards.

Le touriste désireux de connaître les noms trop souvent barbares imposés aux charmantes fleurs de

[1] Voir à ce sujet un intéressant ouvrage paru quelques jours après le Congrès d'Annecy, à la librairie Vérésoff, à Genève : *Les Fastes du Mont-Blanc*, par Stéphen d'Arve.

nos montagnes trouve, à côté de l'herbier général, une collection distincte pour la région des Alpes.

Une salle voisine est consacrée à la zoologie et à la géologie étrangères, aux produits végétaux, à l'anatomie comparée et à l'anthropologie. Ici, nouveau sujet d'études locales : dans une vitrine sont groupés par ordre chronologique des crânes exhumés sur le sol savoyard ; ils servent à reconstituer les types qui s'y sont succédé depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours.

Parcourant d'un pas rapide les galeries où s'alignent les moulages des statues, les estampes, les collections d'ethnographie étrangère, qui n'ont rien à faire avec l'*alpinisme,* nous nous arrêtons devant quelques tableaux signés de noms Savoyards.

Hugard, le paysagiste dont les fresques provoquèrent, au Musée minéralogique de Paris, l'admiration du shah de Perse, Cabaud, Salabert et d'autres, ont fait revivre sur la toile les sites qui ont le privilége de retenir au milieu de nous les touristes : ici, c'est un coucher de soleil sur le glacier des Bois ; là, les premières lueurs de l'aube éclairant les Alpes, vues du col des Aravis ; plus loin, l'extrémité du lac d'Annecy, le promontoire de Duingt, la vallée du Giffre, le défilé de Dingy.

Un membre du Club Alpin de Marseille, M. Antony Régnier, a peint deux jeunes filles du Chablais et de la Tarentaise, revêtues de ces gracieux costumes nationaux qui tendent tous les jours à disparaître.

Plus loin, nous passons en revue les collections industrielles et agricoles, les antiquités, les objets de l'âge de la pierre trouvés dans les cavernes du Salève, les produits des sépultures préhistoriques, romaines et burgondes, les instruments et les poteries recueillis dans nos habitations lacustres.

Enfin, dans la galerie des machines, nous faisons une halte devant la vitrine consacrée à la percée des Alpes, cette œuvre qui a immortalisé un enfant de la Savoie, Germain Sommeiller [1] : une des lourdes perforatrices qui ont creusé les trous des mines, y est installée au-dessous d'un modèle réduit qui en fait mieux comprendre le mécanisme ; à côté s'aligne la série des roches rencontrées dans le tunnel, et la démonstration est complétée par des estampes figurant les divers travaux.

Nous voici au terme de notre visite, et l'impression qu'elle nous laisse, un alpiniste de qualité l'exprime fort heureusement au Conservateur, en lui disant sur le seuil :

« Mes compliments, monsieur, et ceux du Club Alpin tout entier!... Votre musée est chose peut-être unique dans son genre, que nous devons chercher à imiter — de loin — dans toutes nos sections : c'est un musée essentiellement *alpin,* où tout ce qui touche à la montagne, à ses mœurs, à ses curiosités, à ses productions, à ses splendeurs et à ses gloires, a été réuni avec amour... »

---

[1] Sommeiller est né le 14 février 1815 à Saint-Jeoire (Haute-Savoie).

V

L'EXPOSITION ALPINISTE

Du Musée à l'exposition, il n'y a qu'un pas.

Parcourons donc, si vous le voulez bien, les rangs de l'exposition et, quand le compétent architecte Mangé nous aura fait passer la revue d'ensemble et de détail, peut-être trouverons-nous qu'elle ne fait point trop mauvaise figure.

Ses intelligents organisateurs ont essayé de réunir sous les yeux du touriste tout ce qui doit constituer son *bagage* en montagne, et non pas seulement son bagage matériel, son sac, ses guêtres, son alpenstock, ses souliers ferrés; mais son bagage intellectuel et artistique : l'album avec lequel il crayonnera un paysage, le baromètre avec lequel il se rendra compte des altitudes, la carte sur laquelle il reconnaîtra l'étape du jour ou celle du lendemain.

Et grâce au concours gracieux du Club Alpin suisse et de la plupart des sections du Club Alpin français, nous allons contempler les meilleurs mo-

dèles du bagage matériel, intellectuel et artistique de l'alpiniste.

L'exposition suisse dénote la haute expérience et l'esprit pratique de nos voisins en matière de courses. La section de Genève a établi au fond de la première galerie une tente du poids de 16 kil., sous laquelle quatre personnes peuvent reposer à l'aise : tout autour rayonnent les sacs et le plaid breveté d'Isenring, les batteries de cuisine portatives de Bordier, les instruments de physique de Bloch, la bibliothèque touristique et les cartes en relief de Georg et le panorama du *Becca di nono*, si artistement dessiné par Adams Reilly.

La Société des *Touristes du Dauphiné*, en bonne sœur, nous a envoyé ses modèles de refuge, ses carnets de guide, ses cartes de séjour et ses piolets perfectionnés.

Paris a tapissé les murs des magnifiques photographies prises à l'île Saint-Paul, par Cazin, et dans les hautes régions par Neydens, par Beek, et des grands panoramas de Civiale, dont un, pris du Mont-Joli, à 2,670 mètres, nous permet de contempler le massif du Mont-Blanc et ses tributaires dans leur développement majestueux.

L'éditeur Baudry a exposé la magnifique carte de Viollet-Leduc, représentant, sous les traits les plus exacts et les couleurs les plus séduisantes, ce même massif éclairé comme il se présente dans la nature : cette carte, à l'échelle de 1/40,000 et le volume qui

l'accompagne font le plus grand honneur à l'auteur et à l'éditeur.

Lafontaine, l'opticien du Palais-Royal, a organisé, avec tout l'art parisien, un *Comptoir du touriste*, où sacs, gourdes, cordes, lunettes, lorgnettes, baromètres, thermomètres, boussoles, rien ne manque, et d'où l'on peut sortir armé de pied en cap pour une expédition au Mont-Blanc. Deyrolle y a joint un joli modèle de scénographe donnant, d'après les épreuves, de bonnes photographies de la grandeur des cartes-album.

Lyon, la reine de l'industrie, expose son foulard original, aux armes du Club, qui est l'évènement, ou plutôt la coiffure du jour, un piolet de Raphaël Benoist, trois appareils photographiques fort ingénieux, de Carpentier, un relief réduit des Alpes, du professeur Aniel, et les cartes de Berlioux.

Marseille est représentée par les délicieuses aquarelles d'Antony Régnier.

Clermont-Ferrand, par une carte remarquable du Puy-de-Dôme et des cônes volcaniques voisins, due à M. Vimont, le secrétaire général de la section d'Auvergne.

Nancy, — l'ancienne capitale de ce beau pays de Lorraine que tant de points d'affinité rapprochent de la Savoie, et dont le souvenir est cher à l'auteur de ces lignes, — Nancy fait très bonne figure avec ses sacs de Rebattet, de la section Vosgienne, sacs qui joignent à l'avantage de l'ampleur et de la solidité

celui d'une modération excessive de prix (grand sac de toile à 13 fr.; en tissus caoutchouctés : 18 fr.).

Et voici l'industrie savoyarde !

Chambéry, avec son sac nouveau modèle construit à Milan, sur les indications du panoramiste Bossoli ; avec le relief en bronze de l'Etna, la gourde à enveloppe métallique et réfrigérante et surtout les deux superbes reliefs en plâtre, de Drivet, l'un représentant le massif du Mont-Blanc, l'autre le bassin du lac du Bourget : œuvres remarquables au double point de vue de l'exactitude et des procédés de coloration qui font ressortir avec une grande vérité la nature des terrains et des roches ;

Rumilly, avec le paysage du *Val de Fier*, les fleurs et les fruits de son peintre aimé, Johannès Rubellin, un artiste auquel nous souhaitons un succès égal à sa modestie et au plaisir que nous éprouvons à *croquer* ses productions si naturelles et si bien groupées ;

Chamonix, avec les piolets solides et légers d'Adolphe Simond, les collections minérales, les herbiers et les presses botaniques de Venance Payot ;

Annecy enfin, avec la ferblanterie de Baratta, les cartes et les classiques savoyards, de Lhoste, le filtre, fort utile, de Poulet, trois remarquables paysages à l'huile de Cabaud, représentant la vallée de Thônes, le lac d'Annecy et un panorama du Semnoz, frappant de vérité.

En somme, exposition variée, arsenal instructif, presque un coup de maître... pour un coup d'essai...

VI

AU BANQUET — L'ÉLOQUENCE DES MONTAGNES

Banqueter, et banqueter de fier appétit, c'est un des priviléges de l'alpiniste et c'est une partie du programme qu'il ne néglige jamais... Pénétrés de cette tendance sociale, nos amphitryons ont bien fait les choses ici comme ailleurs.

N'apercevez-vous pas, en entrant à six heures et demie du soir, au théâtre, le *maestro* Ritz qui agite fiévreusement son bâton d'ébène, et l'abbé Tissot qui range en face de leurs émules de la *Chorale* les jeunes chanteurs de l'*Harmonie?*

Et combien est appétissante cette superbe table de 220 couverts, dressée en fer à cheval, sur laquelle s'étalent, de distance en distance, les surtouts de fleurs naturelles et les saumons sur champ de verdure!

La salle est artistement décorée par M. Mangé; les lustres resplendissent; les drapeaux et les écus-

sons mêlent leurs teintes harmonieuses ; les commissaires indiquent à chacun sa place et bientôt, aux accords des deux sociétés, qui rivalisent de talent, le repas commence et se poursuit...

Adolphe Joanne, le président du Club Alpin français, est à la place d'honneur; sa fine et spirituelle physionomie resplendit d'une joie qu'il ne cherche point à dissimuler, à la vue de la réalisation si complète d'un rêve patriotique si longtemps caressé.

A sa droite, voici M. César Isaïa, représentant de la direction centrale de Turin, une belle tête d'ascensionniste se dressant sur une ample vareuse de laine grise, irréprochable de correction ; à sa gauche, M. Freundler, président du Club Alpin suisse ; puis rayonnent à leurs côtés ou vis-à-vis d'eux, dans le quartier des dignitaires, M. Hereford George, le délégué de l'*Alpine Club;* M. Adams Reilly, M. Félix Chiapusso, président du Club Alpin de Suze ; M. Camescasse, préfet de la Haute-Savoie, venu en simple alpiniste ; M. Belz, président des *Touristes Dauphinois ;* M. Lory, professeur de géologie à la faculté de Grenoble, président d'honneur du Club Alpin de cette ville ; M. le marquis de Turenne, M. Abel Lemercier, M. Paul Joanne, M. Paul Mame, le célèbre imprimeur de Tours ; M. de Carcy, représentant du Club Alpin des Vosges ; M. de Bonald, M. Henry Welschinger, rédacteur des procès-verbaux du Sénat ; M. Des Gouttes, avocat à Genève ; M. l'ingénieur Veyrassat, rédacteur en chef de l'*Echo des Alpes ;* M. Elisée Pélagaud, collaborateur du *Salut*

Public, de Lyon ; le peintre Gabriel Loppé ; le professeur Werra, du Valais ; MM. Howard, de New-York et Irrwine, de Londres ; le géologue Isnard, de Marseille ; l'avocat Palestrino, de Turin ; M. Henri Ferrand, secrétaire du Club Alpin de Grenoble ; M. Augers, vice-président du Tribunal de Bourg ; M. Emmanuel Briard, de Nancy ; M. Devot, de Calais ; M. Rousset, rédacteur du *National ;* M. de Saint-Saud, venu pour représenter les Pyrénées auprès des Alpes ; M. Bochet, ingénieur en chef des mines, Ostermeyer, directeur des tabacs et Rosset de Tours, substitut du procureur de la République à Chambéry ; MM. Frédéric et Max Favier du Noyer ; MM. Chaumontel, sénateur, et Jules Philippe, député ; MM. de Gantelet d'Anières, Camille Dunant, Martin-Franklin, Dégaillon, Louis Bérard, Ginet de Mortairy, Léon Dunoyer, présidents de la section et des diverses sous-sections des deux Savoie.

N'oublions pas les dames italiennes, anglaises et françaises dont la présence embellit la fête et lui donne un cachet tout particulier d'élégance et de bon ton.

Le menu du festin défile, interverti parfois par les assauts d'appétits fougueux, arrosé par les meilleurs crus de la Combe de Savoie, où — n'en déplaise aux endurcis — il croît autre chose que des chardons et de la mauvaise herbe...

Enfin, dûment lestés et réconfortés, comme des *dilettanti,* les convives s'apprêtent à écouter, après la musique des chœurs, l'harmonie des toasts, qui ne

doit pas tarder à éclater avec la mousse de l'Altesse pétillant au fond des verres...

A tout seigneur, tout honneur...

La parole est donnée à M. Camille Dunant qui prononce, aux applaudissements de l'auditoire, ce discours où la largeur et l'élévation des pensées le disputent à l'atticisme de la forme :

« Messieurs et chers collègues,

« Les idées fécondes, comme les plantes vivaces, germent dès qu'elles rencontrent le sol et la température qui leur conviennent. La pensée de former une association pour affronter et explorer les hautes cimes est née sur les bords d'un lac, au sein des Alpes helvétiques. La Suisse, l'Italie, la France et l'Amérique ont vu successivement les Sociétés alpines s'implanter et grandir sur les rives de leurs fleuves, aux pieds de leurs montagnes. Les habitants de la plaine et des régions élevées se sont rencontrés sur les terrasses qui dominent les vallées et les lacs, sur les pentes déchirées des glaciers. Ils ont été saisis d'étonnement et d'admiration en présence de cette révélation nouvelle de l'œuvre de Dieu, qu'ils n'avaient entrevue que du fond des vallées.

« Ils ont cherché, armés du flambeau de la science, à pénétrer les secrets de ces masses titaniques qui semblent défier le ciel ; ils ont appris qu'elles portent dans leurs flancs mystérieux, l'abondance ou la dévastation. Nul ne saurait être indifférent à leurs

phénomènes auxquels les destinées de l'homme se rattachent de si près. Ces monts autrefois maudits, objets de répulsion et de terreur, sont devenus de nos jours une source de jouissances, un attrayant sujet d'études, un puissant moyen de régénération, un lien social.

« C'est l'attraction qu'ils exercent sur le penseur, le savant, le poète, l'artiste, sur tous les esprits élevés, qui a réuni dans cette agape fraternelle des alpinistes de différentes nations.

« Nous devons tous, Messieurs, un tribut de vive reconnaissance aux premiers fondateurs et aux apôtres de notre institution, qui se distinguent par ces trois précieuses qualités qu'on trouve rarement unies dans les œuvres humaines : l'agréable, le moral et l'utile.

« Pour nous, membres de la sous-section d'Annecy, nous n'oublierons jamais que nous lui devons l'insigne honneur d'avoir convié tant d'hôtes aimables et distingués à la première fête internationale des Clubs Alpins qui ait lieu sur le territoire français.

« Merci à vous tous, Messieurs et chers collègues, qui avez résisté aux séductions des fêtes qui vous sollicitaient de toutes parts, pour venir affirmer et proclamer le culte que nous professons pour la montagne et vous confier à notre modeste hospitalité.

« Je porte un toast reconnaissant :

« Aux dames qui embellissent par leur présence nos tournois alpestres et qui, entrant dans la lice,

méritent souvent les couronnes qu'elles sont appelées à décerner ;

« Au digne représentant de l'*Alpine Club,* la plus haute expression de l'alpinisme ;

« A nos vaillants collègues de la Suisse, qui ont élevé leur association à la hauteur d'une institution nationale, à leur président si dévoué ;

« A nos anciens compatriotes d'Italie, promoteurs de la réunion internationale du Mont-Cenis, que nous sommes heureux de voir parmi nous ; à l'Italie, cette terre féconde où l'alpinisme produit à la fois, comme ses orangers, des fleurs et des fruits déjà mûrs ;

« A toutes les sections du Club Alpin français, si bien représenté par ses administrateurs et son honorable président, l'un de ses premiers fondateurs, son habile et ferme soutien, qui, ayant fait connaître et aimer la France et les pays voisins par ses œuvres, est un heureux trait d'union entre les touristes des différentes nations ;

« A la presse, dont nous réclamons le patriotique et puissant appui pour combattre le fléau du *sédentarisme* qui désole le beau pays de France ;

« A cette jeune caravane scolaire que nous avons vue avec bonheur arriver dans nos rangs, comme l'avant-garde de la pacifique armée qui doit envahir un jour nos contrées montagneuses ;

« Aux édiles de notre cité, aux sociétés musicales, à tous nos concitoyens qui ont apporté un concours dévoué à notre fête, qui est aussi la leur !

« Guidés par le sentiment d'une véritable frater-

nité, unissons, Messieurs, tous nos efforts pour répandre le goût salutaire des montagnes, pour en faciliter l'accès, y créer un refuge contre les tempêtes et les dissensions politiques, plus redoutables que les orages de la nature, pour resserrer plus étroitement les liens qui nous unissent, pour former de jeunes touristes qui puissent supporter les saines fatigues de la marche, qui sachent gravir et défendre les remparts naturels de la patrie et s'élever toujours plus haut dans les régions sereines de la science et du devoir ! »

M. Joanne se lève à son tour et répond au Président du Club Alpin d'Annecy par ces paroles, où débordent l'esprit et le cœur :

« Mesdames et Messieurs,

« Je suis plus touché et plus reconnaissant que je ne saurais l'exprimer, de la réception qui est faite par la sous-section d'Annecy à la direction centrale et aux sections provinciales du Club Alpin Français, ainsi qu'à nos collègues de la Suisse, de l'Angleterre et de l'Italie, et je vous remercie en outre tout particulièrement, mon cher collègue, des compliments trop élogieux que vous avez eu l'amabilité de m'adresser.

« Si j'ai l'honneur de porter ici la parole au nom du Club Alpin français, en ma qualité de président, ma satisfaction est troublée par de douloureux regrets. Notre société existe à peine depuis deux ans et quelques mois, et elle a perdu déjà deux présidents: le premier, tué dans un accident de chemin de fer, près

de Dijon, deux jours après sa nomination ; le second, emporté trop jeune encore par l'une de ces maladies organiques qui sont toujours mortelles, mais dont des excès de travail et de dévouement précipitent la fin fatale. Permettez-moi donc de rappeler à votre reconnaissant souvenir MM. de Billy et Cézanne, mes regrettés prédécesseurs.

« Cette fête, Messieurs, préparée et dirigée avec tant de zèle et tant de goût par la section d'Annecy et par son intelligent président, est la première réunion générale des membres du Club Alpin français ; elle devait nécessairement avoir lieu en Savoie. C'est en Savoie, c'est à Aix-les-Bains qu'une semaine seulement avant les premiers désastres de la guerre de 1870, nous rédigeâmes, M. de Billy et moi, les statuts qui sont aujourd'hui notre loi commune et que l'infatigable persévérance de M. Abel Lemercier venait nous demander quatre ans plus tard. La Savoie, en outre, a formé dès le début la plus nombreuse de toutes nos sections provinciales, et c'est sur son territoire que trône le roi des Alpes, l'illustre souverain de toutes montagnes de la France et de l'Europe.

« Vous avez admirablement compris, mes chers collègues de la Savoie, le but élevé, moral, désintéressé, patriotique du Club Alpin français ; vous vous êtes empressés de nous offrir le concours le plus actif et le plus dévoué ; vous occupez jusqu'à ce jour, sur notre liste générale, le premier rang après la section de Paris ; mais, permettez-moi de vous le demander : que ces premiers efforts, que ces glorieux succès ne soient pour vous que des encouragements ! Vous avez

fait beaucoup pour le Club, nous ne saurions trop vous en féliciter et vous en remercier; toutefois, il vous reste beaucoup à faire, plus encore dans l'intérêt de votre beau pays que dans celui de notre Société.

« Si la Savoie physique doit en grande partie à un savant genevois, l'immortel de Saussure, la célébrité dont elle jouit dans le monde entier, c'est un Savoyard, c'est un enfant de Chamonix, Jacques Balmat, qui a eu la gloire d'escalader le premier le sommet du Mont-Blanc ! Ne l'oubliez jamais ! que votre belle jeunesse, heureuse et fière de ne plus se laisser devancer par des touristes étrangers, — Anglais, Suisses, Italiens, Parisiens même, — monte enfin à l'assaut de vos cimes encore vierges; qu'elle étudie scientifiquement les champs de bataille où elle a, je n'en doute point, l'ardent désir de s'illustrer à son tour par de brillants exploits; que, non contente d'ouvrir de nouveaux chemins aux touristes futurs, elle en facilite l'accès par des travaux vraiment utiles, pour lesquels la direction centrale et la section de Paris ne lui marchanderont pas leur concours; et surtout qu'elle leur fasse préparer des lieux de repos convenables, même pour nos collègues de ce sexe faible qui sait escalader les plus hautes sommités des Alpes tout aussi bien, si ce n'est mieux, que le sexe fort, mais dont la nature plus distinguée réclame un confort plus délicat.

« Ces vœux, que je prends la liberté de vous soumettre, votre jeune préfet vous aidera à les réaliser. C'est un alpiniste émérite qui pourrait au besoin

vous servir de guide dans les passages les plus difficiles de vos montagnes. Avant d'être membre du Club Alpin français ouvert à toutes les bonnes volontés, il avait mérité d'être admis sans discussion, s'il s'y fût présenté, dans ce cénacle fermé de l'*Alpine Club* de Londres, qui nous a fait l'honneur de nous envoyer un de ses plus célèbres représentants.

« Buvons donc, mesdames et messieurs, non seulement à la prospérité du Club Alpin français, dont les progrès dépassent chaque mois nos espérances, mais à la prospérité croissante de cette belle Savoie, si française de cœur et d'esprit. Je porte ce toast avec d'autant plus d'entraînement que j'ai toujours aimé cet admirable pays, — mon premier voyage en Savoie date de 51 ans, avant d'en connaître, c'est-à-dire d'en aimer les habitants. — Au Club Alpin français ! à la Savoie ! aux organisateurs de la fête internationale des 13, 14 et 15 août 1876 ! »

M. Camescasse, ripostant à l'invite qui venait de le frapper en pleine poitrine, s'abandonne, avec une verve toute bretonne, à une causerie pleine d'humour, émaillée de traits heureux, que soulignent les applaudissements de l'auditoire, étonné d'entendre une prose si peu officielle sur les lèvres d'un préfet.

« Non, vraiment, — dit-il, — je n'avais aucun titre pour me faire recevoir parmi vous ; je me souviens, cependant, d'avoir fait un jour, entr'autres courses, une pénible ascension dans les glaciers alors mal connus de la Selle-en-Oisans. Je ne vous en narrerai point les détails. Qu'il vous suffise de savoir qu'au

lieu d'opérer la descente sur mes pieds, je l'ai faite en partie sur... ma tête. Vous me direz que c'est le fait d'un piètre alpiniste, mais je vous répondrai qu'il est bien plus difficile de sortir sain et sauf d'une pareille descente que si on la faisait honnêtement sur ses deux pieds. J'ai donc quelques titres à votre bienveillance..... »

L'orateur célèbre ensuite les bienfaits multiples de l'institution du Club Alpin, rend hommage aux gracieuses recrues que le Club fait tous les jours, fustige en passant la classe intéressante... et intéressée de ces industriels qui procèdent à l'*égorgement* des voyageurs, et s'élevant à la fin dans un beau mouvement au-dessus du ton familier de son improvisation tout entière, il salue dans l'alpinisme un élément de rapprochement, d'oubli des dissensions politiques, de concorde et de véritable fraternité.

M. Freundler, président du Club Alpin suisse, acclame la Savoie, rend hommage à la France et au rapide développement de son Club Alpin, et convie ses compatriotes à marquer son toast du ban traditionnel.

M. Hereford George, au nom de l'*Alpine Club*, remercie la France d'avoir convié à ce congrès l'Angleterre, à qui le culte des montagnes doit d'avoir été de nos jours porté si haut.

MM. Isaïa et Chiapusso, au nom du Club Alpin italien et de la section de Suze, soulèvent de frénétiques bravos en affirmant que l'Italie est heureuse de

venir saluer l'éveil de la belle institution de l'alpinisme sur le sol aimé de ce généreux pays de France, qui n'a jamais su marchander son sang ni son or pour une grande cause et qui jadis combattait, avec sa valeur traditionnelle, pour rendre les Italiens du nord à leur mère-patrie.

M. Aniel, au nom de la section de Lyon, rappelle en termes chaleureux les liens qui unissent de vieille date les Lyonnais aux Savoyards, et ceux que, l'an dernier à pareil jour, ils contractaient ensemble avec les alpinistes d'Italie sur le plateau du Mont-Cenis.

M. le baron Aymar Arlot de Saint-Saud, délégué des alpinistes de l'Ouest, boit à l'union de la Mer de Glace et de l'Océan.

M. le sénateur Chaumontel, maire d'Annecy, remercie les alpinistes, en quelques paroles bien senties, au nom de la cité.

On allait se lever quand, prolongeant d'une façon peut-être indiscrète ce feu roulant de discours, M. Descostes, secrétaire de la section de Savoie, proposa la santé suivante :

« Vous venez de saluer, Messieurs, ce qui forme le plus beau, le plus vaste côté de cette fête pacifique: vous avez bu à l'union de ces trois peuples de la même race dont les représentants, dans une étreinte muette et significative, se donnent aujourd'hui la main sur les bords du plus gracieux de nos lacs, à l'ombre des

montagnes les plus pittoresques de cette vieille terre de Savoie, italienne par les souvenirs, suisse par la physionomie, française par le cœur et par la nationalité...

« Eh bien! Messieurs, tout en rendant hommage à cette alliance que nous venons de signer avec nos voisins, laissez à un Savoyard l'honneur de boire à cette autre alliance, que, sous le couvert de la première, les enfants de la grande patrie française viennent de contracter entre eux.

« Le Club Alpin, — des voix plus autorisées que la mienne vous l'ont dit avant moi, — est une institution éminemment morale, éminemment virile, mais surtout éminemment patriotique.

« Etre du Club Alpin, c'est vouloir marcher et s'élever; et si, au lendemain de désastres sans exemple, avec cette puissance de ressorts dont elle a le secret, la France a organisé ces bataillons de touristes qui vont monter à l'assaut de nos citadelles alpestres, c'est que la France s'est relevée, c'est qu'elle a secoué la mollesse et l'apathie dans lesquelles elle s'était un instant endormie, c'est qu'elle prépare à l'œuvre sacrée de sa reconstitution des générations fortes qui, — cette jeune caravane nous en est une garantie, — préféreront aux parfums énervants des boudoirs, le rude bâton ferré, l'air vivifiant et les grands spectacles de la montagne!

« Voilà la pensée commune et, en quelque sorte, la devise dans laquelle la France entière s'est rencontrée.

L'étincelle — allumée à cette réunion d'Aix-les-Bains, dont vous parlait notre illustre président, — a bien vite enflammé la capitale et la province; et, sans secours officiels, sans appui d'aucune sorte, par la seule force de l'initiative privée, notre Société, dès ses premiers jours, est devenue un réseau puissant, embrassant tout notre territoire, un corps admirable de vigueur et d'équilibre, où la centralisation apporte sa somme de bienfaits et son influence discrète, où la décentralisation — cette saine décentralisation que nous aimons tant! — avec ses physionomies variées, avec ses souvenirs, avec ses leviers multiples, s'épanouit dans toute sa splendeur.

« Mais il est une autre pensée que je place, moi, dans mon cœur de Savoyard, sur le même niveau que l'idée mère du Club Alpin, dans mon cœur de Français : c'est celle qui a voulu que notre premier congrès, que l'affirmation solennelle de notre existence sociale eût lieu sur le sol même de ce pays de Savoie, si grand par le cœur, si glorieux par l'histoire, si merveilleux par l'aspect, et, permettez-moi de vous le redire encore, si français par les aspirations, par les gloires, par le langage et par la situation géographique.

« Oui, vous avez voulu que cette hospitalité que nous recevions, il y a un an à pareil jour, au sommet du Mont-Cenis, que cet accueil que nos compatriotes recevaient, il y a un mois, sur les bords enchantés du lac de Genève, nous vinssions les rendre

dans l'enceinte même de ces Alpes, qui ne doivent plus être entre nous une barrière ni un rempart, mais une arène commune où nous lutterons sur le terrain pacifique de la science, où nous nous livrerons, avec l'ardeur d'une fraternelle émulation, de ces assauts qui donnent des forces au lieu de répandre du sang !

« Vous avez voulu que la première accolade fraternelle que nous, membres du Club Alpin français et fils de la France, nous devions échanger, nous vinssions nous la donner sur le sol de cette petite province, la dernière venue dans l'unité française, mais qui, elle l'a bien montré, est au niveau du patriotisme et du dévouement de ses aînées.

« Vous avez voulu enfin que cette annexion que nous signions en 1860 avec nos suffrages, que nous ratifiions en 1870 avec notre sang, vous vinssiez la consacrer en 1876 dans la main rude, mais loyale, que vous tendent vos nouveaux compatriotes, au contact des eaux de leurs lacs, des fleurs de leurs vallées, des glaciers de leurs montagnes, à la vue de ces trésors sans nombre dont la main bénie de Dieu a doté leur patrie et que ce congrès va révéler à la France et au monde entier.

« Eh bien! Messieurs, au nom de la Savoie, au nom de cette terre, qui, grâce à vous, va enfin être connue et que ses enfants aiment tous d'un même amour, laissez-moi vous dire du fond du cœur ce simple mot : Merci !

« Puissiez-vous emporter un bon souvenir de ces

journées trop rapides que vous allez passer au milieu de nous !

« Puissiez-vous, après nous avoir dit adieu, retenir et reprendre souvent le chemin de nos montagnes ! Apprenez-le à vos fils, à ces jeunes générations, l'espoir de l'avenir ! Et soyez sûrs de rencontrer, partout et toujours, l'hospitalité du cœur sur cette terre, qui semble être la personnification vivante de ce grand jour, puisqu'elle est à la fois le trait d'union entre les deux versants des Alpes, la sœur de la Suisse et la Suisse de la France ! »

VII

VENISE EN SAVOIE

Sommes-nous en Italie, en Suisse ou en France?...
Sommes-nous au pays des rêves ou sur le terre-à-terre de la réalité?... Est-ce bien en pleines Alpes que Venise, l'Orient et les contes fantastiques des mille et une nuits peuvent entr'ouvrir à nos yeux charmés, à notre imagination ébahie leurs spectacles les plus imprévus et les plus féeriques?

La nuit a estompé les montagnes prochaines; mais du sein des ténèbres surgissent mille feux, les uns flambant immobiles et reflétant dans l'onde leurs sinistres clartés, les autres glissant comme des feux follets et dessinant à travers les ténèbres de capricieux méandres.

Là-bas, sur la rive, des villas étalent en lignes lumineuses la grâce de leur silhouette; plus haut, sur la montagne, des bûchers gigantesques projettent

au loin leurs blâfardes lueurs; sur l'eau, des îles enchantées versent à flots pressés autour d'elles l'harmonie et la lumière ; cent gondoles, mystérieusement éclairées, luttent d'adresse et d'élégance ; et les deux vaisseaux amiral, illuminés avec une richesse inouïe, s'avancent majestueusement au milieu de la flottille, dont les barcantines téméraires viennent évoluer sous leurs flancs.

Nous étions là, dispersés sur le pont, muets d'admiration et de surprise, saisis par cet indéfinissable concert où le ciel, les hautes cimes, les grandes eaux, le murmure des vagues et la cadence des barcarolles, les éclairs et les prodiges de la pyrotechnie, où la nature et l'art, en un mot, semblaient s'être donné la main pour le plaisir des oreilles et des yeux.

La ville, en s'éloignant, apparaissait comme un golfe dont les girandoles de feu traçaient les moelleux contours ; de temps à autre, le vieux château des ducs de Nemours, avec ses créneaux menaçants et ses tours imposantes, surgissait dans les airs, tantôt d'une pâleur mortelle, tantôt d'un rouge éblouissant ou d'un vert d'émeraude, semblable à une ombre du moyen-âge ; et l'élégante façade de la Préfecture, avec son style Louis XIII, comme pour tempérer l'effet grandiose de cette apparition, projetait sur les ombrages du Pâquier et d'Albigny ses riantes clartés.

« Rien ne saurait, a dit avec raison M. Antony

Régnier [1], donner une description de ce spectacle. Pour nous, nous n'oublierons jamais l'émotion que nous éprouvions quand, montés sur le bateau la *Couronne de Savoie* aux flancs garnis de girandoles multicolores, nous admirions cette longue ligne du Jardin public, des canaux, des monuments et des maisons tout illuminés se reflétant dans les eaux mystérieuses du lac, ces gondoles glissant à travers les îlots transformés en brillants météores, tandis que la silhouette de la ville et des vieilles tours apparaissait toute fantastique sous les feux de Bengale. On passait de l'effet terrible d'un vaste incendie à l'apparition blafarde d'une ville polaire, et l'on n'aurait pas été étonné par moment de voir des essaims d'habitants des sombres régions et des groupes enlacés de farfadets et de djinns venir se jouer dans l'espace. Des feux allumés sur les montagnes en faisaient ressortir les pittoresques et sauvages dentelures et, pour donner encore plus de magie à ce féerique tableau, des éclairs sillonnaient l'horizon et lui ajoutaient un caractère de sublime grandeur. »

---

[1] *Journal de Marseille*, 19 août 1876.

VIII

AU CONGRÈS

(14 août 1876.)

Après fêtes, banquets, toasts et féeries nocturnes, la réunion scientifique !

C'est dans l'ordre, puisque le Club Alpin se pique de tenir la balance égale entre la science et le plaisir.

Nous sommes au lundi 14 août. Il est 8 heures et demie du matin.

Le théâtre, hier soir salle de festin, s'est transformé en académie. Les immortels trônent sur la scène; une table recouverte d'un tapis vert est au centre. La tribune aux harangues surmontée du verre d'eau sucrée traditionnel, — auquel personne ne touchera, — est installée à droite.

La salle contient les plus fervents adeptes de l'œuvre et, dans les loges, des dames aux fraîches toilettes.

Monsieur Joanne ouvre la séance et, après avoir exprimé la satisfaction qu'il éprouve de présider le premier congrès du Club Alpin français, il donne lecture de la lettre suivante relatant les dernières ascensions entreprises dans la chaîne du Mont-Blanc par M. Henri Cordier, de la section de Paris, en compagnie de ses amis Thomas Meddlemore et J. Oakteg Maunl, et avec l'assistance des guides Jakob Anderegg, Johann Jaun, Gaspard et Andreas Maurer de Meiringen (Oberland Bernois) :

« **Pontresina-Haute-Engadine, 11 août 1876 :**

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous adresser l'indication sommaire de mes courses nouvelles en Tarentaise et dans la chaîne du Mont-Blanc. Le beau temps m'ayant perpétuellement tenu occupé dans les hautes montagnes, je n'ai pu, jusqu'à ce jour, trouver le temps de vous écrire.

Tarentaise.

(Seul avec guides : Jakob Anderegg, Gaspard Maurer.)

« Le 20 juillet, je suis allé de Chamonix à Courmayeur par le col du Géant : chemin faisant, j'ai fait l'ascension d'un des sommets des Flambeaux, qui domine le col du Géant. Il est, je crois, coté 3,568 mètres sur la carte Mieulet.

« Le 21, je suis allé coucher à Val-Grisanche ; le lendemain, 22 juillet, j'ai passé entre les glaciers de Vaudet et du Fend, un col que j'appellerai col du

Fend; remontant l'arète du sud du col et négligeant plusieurs sommités, je suis arrivé à celle qui est cotée 3,653 mètres sur la carte d'Etat-Major: elle se trouve voisine du plus haut sommet de la Sassure, je l'ai appelée Pointe de la Petite-Sassure; je suis descendu à Tignes, le même soir.

« Le 23 juillet, je suis allé de Tignes au col de la Vanoise et à Pralognan, en franchissant le col de la Grande-Mette à gauche du sommet de la Grande-Mette. Ce col très facile offre une vue incomparable; il mérite d'être placé à côté du col du Mont-de-Lans (Dauphiné).

« Le 26 juillet, après avoir perdu deux jours à cause d'un orage, j'allai coucher dans les chalets près du col de la Vanoise. Le lendemain, 27 juillet, je fis l'ascension de la Grande-Casse ou Pointe des Grands-Couloirs. Cette ascension avait été faite, en 1860, par M. Mathews avec Michel Cry: mais la montagne leur parut si difficile qu'ils s'arrêtèrent à une petite distance du sommet. J'eus donc l'honneur de poser le pied le premier, au nom du Club Alpin français, sur la plus haute sommité de la Grande-Casse. Je constatai en même temps que les cartes de l'Etat-Major, 3,788 mètres pour le Mont-Pourri, et 3,861 mètres pour la Grande-Casse, sont évidemment exactes, et que cette dernière montagne est en conséquence la plus haute de la Tarentaise.

« Le même jour, 17 juillet, je repartis fort tard du col de la Vanoise et passai à gauche de la Grande-Casse, un nouveau col que j'appelai col de la Grande-

Casse, et qui me conduisit dans la vallée de Champagny.

« Je dus à grand regret arrêter là ma campagne de Tarentaise, des engagements importants me rappelant à Chamonix. M. Louis Bérard, l'excellent président de la section de Tarentaise, me fit l'honneur de venir me voir à mon passage à Moûtiers. Je lui signalai les nombreuses réformes qu'il y aurait à faire pour rendre la Tarentaise abordable aux voyageurs ; je lui soumis en particulier la note excessive et ridicule que je dûs payer à Pralognan, dans la nouvelle auberge Favre, qui est plus que médiocre. M. Louis Bérard m'a paru animé des meilleures intentions et rempli des idées les plus pratiques : je ne saurais trop recommander aux sections savoisiennes du Club Alpin français, de l'aider et de le soutenir dans la tâche patriotique qu'il entreprend.

Chaîne du Mont-Blanc.

(Avec MM. Thomas Meddlemore, et J. Oakteg Maunl, de l'*Alpine Club*. Guides : Jakob Anderegg, Johann Jaun, Andreas Maurer.)

« Le 31 juillet, nous fîmes la première ascension de l'Aiguille-Verte par le glacier d'Argentière. Cette ascension nous présenta les plus excessives difficultés : partis à une heure des chalets de la Seynant, nous n'arrivâmes au sommet qu'à 3 heures de l'après-midi, et à 11 heures et demie du soir seulement, nous pouvions nous réfugier dans la hutte de Pierre à Béranger, poursuivis par un effroyable orage.

« Le 4 août, nous fîmes la première ascension du sommet des Courtes 3,855 mètres, montant par le glacier d'Argentière, descendant par le glacier de Talèfre, en 20 heures et demie, depuis les chalets de la Seynant jusqu'à Chamonix.

« Le 7 août, nous fîmes la première ascension des Droites (4,030 mètres). L'ascension, qui nous prit 19 heures depuis la hutte de Pierre à Béranger jusqu'à Chamonix, fut très difficile, à tel point qu'à plusieurs reprises, nous fûmes sur le point de battre en retraite. A la descente, nous fûmes assaillis dans un large couloir par la plus terrible canonnade que j'aie jamais éprouvée dans les montagnes : ce ne fut que grâce à un hasard providentiel que mon ami Meddlemore et moi, presque ensevelis dans la neige, pûmes éviter un immense bloc de rochers qui nous rasa de très près. Johann Jaun et Andreas Maurer nous accompagnaient seuls dans cette dernière course.

« Henri Cordier.

« Membre du Club Alpin français, section de Paris. »

Après cette lecture, la parole est donnée à M. Louis Didier, de Genève, membre du comité central du Club Alpin suisse, qui déclame avec animation une poésie de circonstance sur le *Congrès international des Clubs Alpins et le lac d'Annecy*, poésie qui vaut à son auteur les applaudissements unanimes de l'assemblée.

Le silence rétabli, l'illustre professeur Lory, pré-

sident d'honneur du Club Alpin de Grenoble, se lève et fait, sur la situation géologique du bassin d'Annecy, une remarquable conférence improvisée, que nous avons essayé de résumer de la manière suivante :

IX

LA CONFÉRENCE DU PROFESSEUR LORY & LE SECRET DE LA BEAUTÉ DU LAC D'ANNECY

« Messieurs,

« Si Tôpffer avait bien réfléchi, il n'aurait pas, peut-être, lancé à l'adresse des géologues sa boutade si connue : il aurait compris que le géologue peut étudier, aimer et comprendre la nature avec un charme plus profond que le simple touriste. Je voudrais précisément aujourd'hui arriver à vous convaincre, par quelques courtes observations, qu'il y a dans la nature et spécialement dans le domaine de la géologie, des faits, des phénomènes susceptibles de frapper même les regards des profanes et qu'il vous sera facile de vérifier dans les ascensions que vous allez entreprendre sur ces montagnes si pittoresques et si variées qui forment l'enceinte du lac d'Annecy.

« Quand on arrive sur les bords de ce lac merveil-

leux, et surtout quand on en a fait le tour et contemplé les aspects divers, une chose vous frappe : c'est que ce lac doit, en grande partie, son type, sa beauté spéciale à sa position transversale par rapport aux premières chaînes calcaires des Alpes.

« Tandis que le lac de Neuchâtel se déroule dans une plaine, que le lac de Genève s'étend entre les montagnes du Chablais et les collines de la Suisse, le lac d'Annecy s'ouvre, comme un magnifique vestibule, au sein même des premiers contreforts alpins : c'est ce que nous appelons un *lac de cluse;* il a des analogues dans quelques petits lacs du Jura (celui de Nantua par exemple), dans le lac de Lucerne et certains côtés de celui de Thoune.

« Tel est le secret de la supériorité pittoresque du lac d'Annecy sur le lac du Bourget ; celui-ci est encadré entre deux chaînes parallèles et suivant la même direction que lui, ce qui produit la monotonie d'aspect qui lui est particulière ; celui-là, au contraire, est coupé par diverses chaînes, dont les allures sont différentes et qui présentent ainsi des aspects nouveaux se correspondant avec une régularité plus ou moins grande que le géologue saisit, quand le simple observateur ne fait que l'entrevoir. S'il y avait un lac entre Voiron et Grenoble, entre Montmélian et Chambéry, il serait dans les conditions du lac d'Annecy.

« Sans sortir des limites de l'observation, à un point de vue purement artistique, que remarquerez-

vous, Messieurs, dans les montagnes que vous allez gravir ?

« Si j'avais l'honneur d'être peintre, je serais, pour ma part, frappé des deux éléments bien distincts qui les composent :

« Ce sont, — en premier lieu, — de grandes roches nues, abruptes, blanches de teinte quand elles sont fraîchement entaillées, puis revêtant à l'air une couleur d'un gris bleuâtre. Ces roches calcaires, rebelles à toute culture, forment la portion supérieure et les escarpements de ces montagnes. Elles apparaissent de la façon la plus saisissante sur les sommets de ce Parmelan, dont l'éminent Président du Club Alpin d'Annecy a si bien décrit les *lapiaz*. On les retrouve encore dans les montagnes des environs d'Albertville, dans celles des Bauges, dans le massif de la Chartreuse, et, si l'on veut aller plus loin, dans les roches désolées de la Provence, dans la chaîne des Alpines et jusque sur les falaises de la Méditerranée, partout enfin où l'œil est frappé par la prédominance dans le paysage de ces grandes masses rocheuses, tantôt se dressant en remparts inaccessibles, tantôt se découpant, sur leur face supérieure, en une sorte de mer de rochers, tantôt dessinant à l'horizon des aiguilles colossales.

« C'est là ce que les géologues, à la suite du grand d'Orbigny, ont appelé l'*urgonien*.

« En dessous de ces escarpements titannesques, se déroule, dans les montagnes qui nous occupent,

une seconde couche, tapissée, en haut, de fraîches bandes de verdure et de pâturages, recouverte, en bas, de ces bourrelets verdoyants sur lesquels s'étalent les gracieuses villas qui animent les rives du lac d'Annecy.

« Cette seconde couche se compose de calcaires tendres, plus ou moins argileux, qui, en se désagrégeant, forment une terre argileuse. On les rencontre dans la plupart des régions que nous venons de signaler ; c'est à eux que les magnifiques forêts des Bauges et de la Chartreuse doivent leur existence.

« C'est là ce que nous appelons le terrain *néocomien*.

« En résumé, l'*urgonien* au sommet et le *néocomien* à la base : tels sont les éléments essentiels qui constituent les montagnes du bassin d'Annecy, et spécialement le Semnoz et le Parmelan.

« La Tournette présente, à partir de Talloires, un élément spécial : c'est le calcaire jurassique dont est formé l'escarpement qui supporte le village de Saint-Germain. Au gîte où vous coucherez ce soir, vous rencontrerez le *néocomien* et plus haut, sur ces remparts qui servent de piédestal au *Fauteuil*, vous retrouverez l'*urgonien*.

« Ainsi, et sauf cette légère restriction, les masses minérales sont les mêmes pour les trois ascensions que vous allez entreprendre.

« Si nous avancions plus à l'intérieur des Alpes,

dès Ugines, nous arriverions à un système de roches entièrement différentes, vastes étendues de calcaires argileux, cimes déchiquetées comme celles qui couronnent le massif de Beaufort, physionomie nouvelle contrastant avec celle de l'enceinte murale du lac d'Annecy.

« Mais nous ne devons point, pour aujourd'hui, en sortir. Heureux serais-je si le coup d'œil élémentaire que nous venons de jeter sur celle-ci peut vous inspirer le désir de l'approfondir et de vous initier aux secrets d'une science, qui rebute au premier aspect et semble hérissée de difficultés, mais qui, en réalité, est très attachante, très abordable à tous les esprits et qui décuple l'intérêt et le plaisir d'une course en montagne.

« Comme l'a dit de Saussure : « Il ne faut pas étudier les montagnes avec un microscope. » Si on en envisage l'ensemble, si on en pénètre les grandes classifications, on s'aperçoit que, dans nos Alpes comme dans le Jura, tout est très régulier, tout est constitué par des lois et des mouvements très simples dans leurs principes.

« Ce sont ces lois et ces mouvements dont je vous souhaite, dans votre propre intérêt et pour l'honneur du Club Alpin français, d'essayer l'étude et de pénétrer le langage. »

X

LA TARENTAISE ENTRE EN SCÈNE

La parole est à M. Louis Bérard, président de la section de Tarentaise, pour le récit de la réunion du Val de Tignes et de l'ascension du Mont-Pourri.

Ce récit est resté pour ceux qui l'ont entendu un modèle de causerie. Simplicité, correction, clarté, entrain, esprit, et, quand il le faut, élévation et éloquence, rien ne manque à cette improvisation qui tient, pendant une trop courte demi-heure, l'auditoire entier suspendu aux lèvres du narrateur.

« Décidément, on sait parler le français en Savoie ! » chuchotte à mon oreille un Parisien du Boulevard. Je me hasarde à lui répliquer que la Savoie est la patrie de Vaugelas [1], et, pendant ce temps,

[1] Claude de Vaugelas, fils du président Favre, né en 1585, à Meximieux, localité faisant alors partie de la Savoie, passa sa jeunesse à Annecy.

« Peuple de ramoneurs que votre peuple ! — disait-on, en 1860,

Bérard, joignant le geste à la parole, nous transporte à sa suite par monts et par vaux... Nous sommes à Tignes ; nous assistons au banquet sous la tente, à l'averse de pluie et de toasts qui le termine, au *fandango* où l'Angleterre elle-même se prend à exécuter des pas risqués, au départ pour la montagne, aux péripéties de l'ascension, à la taille des 320 marches dans l'arète supérieure, inclinée à 65 degrés, et enfin à la pose triomphale du drapeau de l'*Alpinisme* savoyard sur ce sommet hautain, « d'où l'on éprouve, — dit le narrateur devenu orateur, — une impression analogue à celle qui vous saisit en face de l'immensité de l'Océan, dont on ne s'amuse pas à compter les vagues. »

Mais écoutons plutôt!.....

à un Savoyard dans un salon parisien. — Oui, répondit le spirituel montagnard, vous l'avez dit ! Ce peuple compte, en effet, nombre de ramoneurs tels que Guillaume Fichet qui a ramoné, en l'introduisant le premier à Paris, l'art typographique dans l'enfance, saint François de Sales, qui a ramoné vos mœurs; le président Favre, qui a ramoné votre législation; le grammairien Vaugelas, qui a ramoné votre langue ; Joseph de Maistre, qui a ramoné votre philosophie ; Xavier de Maistre, qui a ramoné votre littérature ; Michaud, qui a ramoné votre histoire ; Berthollet et Monge, qui ont ramoné vos sciences ; Fodéré qui a ramoné votre médecine légale... J'en passe, et des meilleurs. Peu de peuples, il faut l'avouer, comptent dans leurs rangs autant de ramoneurs de cette espèce. »

N'y a-t-il pas du vrai dans cette boutade un peu hyperbolique que l'on prête à un compatriote de Vaugelas ?

XI

L'ASCENSION DU MONT-POURRI RACONTÉE PAR M. LOUIS BÉRARD

« La section de Tarentaise du Club Alpin français s'était imposé, cette année, pour sa fête annuelle, un programme quelque peu compliqué qu'elle a heureusement rempli en son entier. Passer la Galise le 5 août, assister le 6 aux fêtes de Cérésole, la repasser le 7 avec nos collègues d'Italie ; le 8, réunion et fête au lac de Tignes ; le 10, ascension simultanée de la grande Saissière et du Mont-Pourri.

« Le 5, donc, M. E. Moris et moi partions de Laval avec les guides Jean et Victor Mangard, vieux amis déjà, et nous arrivions sans encombre à Cérésole, où nous attendaient, avec notre ami F. Raymond, de Lyon, les sections réunies d'Ivrée, d'Aoste et de Turin. Réception parfaite, réunion pleine d'entrain, drapeaux et banquets, discours, fraternité et poésies ;

tout cela avec un soleil splendide, sous les cimes majestueuses de la Levanna. Je le note d'un trait, je rappelle d'un autre l'inauguration du 52e observatoire météorologique créé en Italie par les soins et sur l'initiative du P. Denza et des Clubs Alpins : exemple à citer et modèle à suivre.

« Le 7 au soir, notre caravane, composée de vingt-cinq personnes (quinze alpinistes, dix guides et porteurs), s'achemine à travers les gorges pittoresques de la vallée de l'Orco, pour aller coucher aux chalets de la Cerru, au pied de la Galise et à trois heures et demie de Cérésole. Du chalet, de son lait, de son fenil, et du sommeil tumultueux qu'y cherchent vingt-cinq personnes, je ne dis rien ; du foin et de la gaîté, cela suffit. Le grand couloir de la Galise est une autre affaire. Ce diable de couloir, que précède un diablotin de coluret, est une immense cheminée de 350 mètres de hauteur, qui se dresse sous un angle de 70 à 75 degrés entre les parois déchiquetées de la Galise. La gravir à cinq ou six n'est pas chose aisée, à vingt-cinq cela devient une difficulté sérieuse. Il faut diviser la bande par escouades, arrêter les unes dans les anfractuosités, les coller contre les roches, pendant que l'escouade en mouvement précipite dans son ascension des avalanches de pierres qui bondissent dans l'étroit couloir et vont s'émietter sur les névés qui en tapissent le parvis d'accès. La manœuvre réussit toutefois. Un de nos débutants, qui se creuse ses pas à lui sur une bande de névé durcie, perd pied un instant ; mais, avant qu'il ait poussé un

cri d'alarme, je réussis à l'arrêter net dans sa glissade périlleuse. Un autre, intrépide et chevronné déjà, quoique bien jeune, s'aventure seul, en avant de tous, sur un fragment de névé, qui le conduit à une pente de glace où il *piolète* avec énergie pour arriver à un mur infranchissable où il demeure cloué; Moris, l'abbé Gorret et un guide se détachent à sa poursuite, l'atteignent, et non sans peine le ramènent dans nos rangs.

« Nous voici au sommet du couloir que couronnent deux poteaux portant, l'un sur ses deux faces, les mots France et Italie, dont il marque les limites; l'autre, le *Divieto di cacciare* (défense de chasser); car là commence l'immense réserve des chasses royales de Victor-Emmanuel : parc splendide de glaciers et de cimes souveraines, où bondissent chamois et bouquetins. La vue du sommet de la Galise (2,998 mètres) est belle, du côté de la Tarentaise surtout, mais elle est bien inférieure à celle que l'on a du col voisin de la Louza, que j'ai décrit dans l'*Annuaire français* de 1875. Ce passage nous était interdit cette année, la neige séjournant encore sur certaines pentes rocheuses et n'y laissant au pied aucune sécurité. En temps ordinaire, il est préférable, quoique un peu plus dangereux, parce qu'il est plus court.

« Des chalets de Cerru au col, il y a trois heures et demie.

« Du col à Laval, la descente est une glissade facile sur des pentes de neige d'abord, puis sur un gazon

ininterrompu, sauf par le passage du Malpasset, qui n'a rien de bien redoutable.

« Au Fornet, premier village de Laval, une première réception nous attend ; des tables sont dressées, et un excellent vin de *Priorato* (Espagne) salue l'entrée de la caravane. Le paysage n'y perd rien.

« A Laval, on soupe, on chante et l'on dort. Le lendemain, le soleil est bien haut déjà que nous prenons le chemin des écoliers pour aller au lac de Tignes par le petit col de la Thovière. Nous laissons à droite la splendide gorge de Tignes, d'où chaque instant nous apporte l'écho retentissant des coups de mines qui creusent la nouvelle route ; nous suivons les pentes douces et vertes d'où peu à peu se dégage un panorama complet : la Grande-Motte, la Grande-Casse, la Grande-Saissière et l'étincelant Mont-Pourri. Puis nous entrons dans le vallon, gracieuse coupe de verdure, où miroite le lac avec ses chalets pavoisés, épars sur ses rives, et ses barques de pêcheurs, où déjà quelques touristes s'ébattent. Là-bas, dans le fond, apparaissent les lignes douces et brillantes, les champs de neige immaculée, le dôme élégant de la Grande-Motte. Sur la prairie se dresse une tente avec les drapeaux unis de France, Italie, Angleterre et Suisse. A droite, à gauche, sur tous les passages les caravanes se déroulent, se suivent, font retentir l'air de longs vivats, et la fanfare du Club Alpin les salue de refrains éclatants qui étonnent bergers, truites et troupeaux.

« A 5 heures, 85 touristes prennent place sous cette tente : 25 Italiens des sections de Turin, Bologne, Varallo, Ivrée, Aoste et Florence ; les délégués des sections françaises de Paris, Grenoble, Lyon, Chambéry et Rumilly ; le président des quatre sous-sections de Savoie, le comte d'Anières, ainsi que le président de Chambéry, M. Martin Franklin, qui a dompté ses infirmités et vaincu mille difficultés pour s'y faire porter en palanquin. M. R. Budden, président de la section de Florence, l'apôtre et le Mécène de l'alpinisme italien, préside la fête. Tout va bien, et les truites incomparables du lac se dressent en monceaux, orgueilleuses dans leurs sauces diverses. Mais une pluie survient, qui tourne à l'averse, puis se change en déluge. Tumulte et désarroi, sur quoi la fanfare entonne la marche royale italienne : les bravos éclatent, les chants et les danses s'improvisent avec l'entrain français et le brio charmant des Italiens ; un chœur s'établit à désensorceler Macbeth, et un pas de caractère, dessiné par Teja, le directeur du *Paschino,* s'accentue au point de dérider les gravités les plus britanniques qui, franchissant la table, lui viennent faire vis-à-vis. Tant il y a, que ce contretemps demeure un épisode charmant de la fête, et s'y fixe dans l'esprit de tous avec le plus joyeux souvenir. La pluie cesse, le dîner reprend comme il peut, puis viennent les toasts et les discours où le cœur s'émeut, parle en français, en italien tour à tour, où tous se comprennent, où les mains se serrent, où l'alpinisme, fier de cette union, compte ses victoires et prépare ses triomphes. Autour de nous tout s'illu-

mine, les pots à feu nous font une enceinte, les flammes de Bengale s'éclairent au milieu des fusées ; sur le lac, un radeau promène un bûcher flottant et, à côté de nous, un autre feu de joie s'élève splendide, autour duquel la population accourue des vallées se presse joyeuse, chante en chœurs alternés d'hommes et de femmes les pittoresques légendes de la montagne, et s'ébranle en rondes variées. Puis s'ouvrent les dortoirs, où chacun cherche son numéro, sauf à s'emparer de celui du voisin.

« Le lendemain, le temps est douteux, les ascensions aussi, les ampoules pour quelques-uns ne le sont pas. Tout s'égrène dans toutes les directions, laissant la section de Tarentaise déjeuner seule avec MM. Scutarelli et Navarra, de la section de Bologne, sous sa tente désemparée, que la bise soulève comme la voile d'un navire en détresse. Tout est joyeux pourtant, et nos deux bandes s'équipent et s'organisent pour se séparer ensuite et aller, dans la soirée, chercher leurs gîtes, l'une, aux chalets de la Saissière ; l'autre, aux chalets de la Plagne, au pied du Mont-Pourri.

« La caravane de la Saissière était composée de MM. Arnollet, J. Moris, Belleville et Eugène Rullier, sous la conduite des guides Maurice Mangard, de Laval, et Favre Lucien, de Tignes. Ils atteignaient la cime le lendemain à 8 h. 10 m.

« Pendant qu'ils s'acheminaient vers les chalets de la Saissière, l'expédition du Mont-Pourri gagnait, de son côté, les chalets de la Plagne, dans le val

Peisey, par les pittoresques défilés du col de la Tourna. Elle se composait de MM. Edouard Gonthier, Maurice Garçon, Ambroise Reymond, Antoine et Louis Bérard. Nos guides étaient : Joseph Poccard, de Peisey, créateur du chemin nouveau suivi par nous, Jean et Victor Mangard, de Laval, dont je n'ai plus à répéter l'éloge.

« Quatre porteurs de Peisey, qui feront à leur tour d'excellents guides, entre autres Ferdinand Favre, nous accompagnaient. Un de nos amis, Eugène Moris, qui, il y a vingt ans, avait, bien avant M. Matews, presque touché la cime, était malheureusement retenu par une blessure au pied. Trois autres personnes de Pesey se joignirent à nous plus tard et portèrent notre nombre à quinze, doublant ainsi certaines difficultés.

« Voulant aller au plus court, je ne dis rien ici du joli Vallon de la Plagne, du beau lac qui en ferme le tableau, des cascades nombreuses qui l'encadrent. Après une excellente nuit passée aux chalets, le temps brumeux nous retint indécis jusqu'à 3 h. et 1/2 et nous ne partîmes qu'à 3 h. 45, perdant ainsi une bonne heure.

« A 5 h. 20, nous en avions fini avec les pâturages de la Plattière, et nous nous trouvions à 2,400 mètres au pied de notre formidable antagoniste. De ce point, en effet, tout parait inabordable ; à droite, le glacier de la Plattière, avec ses séracs surplombant, qui tout à l'heure nous donnera l'effrayant régal de deux avalanches de glace ; à gauche et en face, la roche nue, inclinée à 70 ou 75 degrés. C'est là le

chemin découvert par Poccard, il y a deux ans, celui que les deux Mangard ont exploré en le descendant, et dont nous avons nous-mêmes reconnu la partie la plus difficile dans une exploration précédente. C'est sur ces maigres saillies où, ça et là, se sont attachés quelques lichens et quelques chétives graminées, que l'on monte, décrivant d'interminables zigzags, qui se brisent dans tous les sens, laissant rarement une sécurité entière aux deux pieds à la fois. Mais on y a passé, et d'en bas l'on en voit la preuve dans l'échelle qui, là-haut, collée contre la paroi, en a supprimé, sur nos ordres, le plus dangereux passage. Nos guides sont sûrs ; les debutants et les plus jeunes se déclarent prêts à tout. En route donc.

« Une parenthèse toutefois ! Le malheureux M. Croz, en 1861 ; M. Mathews et Bonney, en 1862, qui atteignirent la cime ; en 1865, M. Mennel, et, en 1875, MM. Gerber et Fries, qui s'arrêtèrent à un point inférieur (3,500 mètres environ), s'étaient dirigés par l'arête nord. La face sud-ouest, que nous entreprenions, était-elle donc plus facile d'accès ? Non, l'un et l'autre passages sont difficiles avec cette différence que, si l'arête nord concentre ses périls sur la dernière partie de l'ascension, la face sud-ouest les présente de prime abord, en sorte que les timides savent dès les premiers pas s'ils peuvent compter sur le succès. D'autre part, le Club Alpin de Tarentaise tenait à cette gloriole d'avoir étrenné un chemin nouveau.

« L'ascension, que j'ai tâché de décrire, se poursuit

une heure et demie durant, sans varier beaucoup et dans une direction qui dévie peu de la verticale. Puis, inclinant un peu à gauche au nord-ouest, nous arrivons à une arète (3,350 mètres) aiguë, plongeant sur des glaciers formidables, et dominée à l'ouest par deux pics singuliers, de forme prismatique irrégulière, hautes colonnes cristallines que la dénudation des parties inférieures a isolées ou moulées comme témoins d'une nature écroulée. C'est un col, ou peu s'en faut ; il n'y manque qu'un nom, nous l'appelons col du *Thuria,* pour le distinguer du col du *Pourri,* qui marque sur l'arête nord-est les premiers pas de l'ascension. Ici une halte bien méritée et dépôt de quelques provisions. Puis, longeant une paroi perpendiculaire, nous tournons à droite au sud, traversant les pentes de névés inclinées à 50 degrés, qui glissent dans les abîmes de la Plattière. Cette traversée dure une forte demi-heure, puis nous remontons plus directement sur des éboulis de toute forme et de toute nature qu'a jetés sur cette pente la roche immense qui soutient le glacier du dôme terminal, et qui se prolonge au sud-ouest jusqu'au dôme sud de la Sache. Cette roche présente l'ensemble le plus imposant de stratifications régulières que l'on puisse imaginer. Elles plongent légèrement du sud au nord, interrompues par des bandes de quartzite tégulaire, dont la nuance chaude tranche vivement avec les teintes sombres des grès et des schistes superposés. Avis aux géologues dont aucun, que je sache, n'a pénétré dans cette région. Chemin faisant, nous nous chargeons en profanes d'échantillons pour les susdits savants.

« Pendant une heure environ, revenant à gauche, nous escaladons les revers méridionaux de cette grande muraille qui domine les névés. Muraille est très bien dit, le tout est déchiqueté en moellons monstrueux, à angles rompus, côtés brisés et branlants, qui commandent la vigilance et le sang-froid. Et cependant d'aucuns chantent des refrains légers ou guerriers, selon l'assurance du pied, du piolet ou de la main.

« Vivat ! Nous voici au sommet de l'arête, là où Poccard a dressé un homme de pierre, un *cairn,* et, plus bas que nous, sur la ligne extrême de l'amphithéâtre de glace qui se précipite au nord, nous voyons le point de l'arête où MM. Gerber et Fries, l'an dernier, ont laissé leurs cartes. La pyramide du Pourri se dresse devant nous, éclatante de blancheur sous la neige perfide qui recouvre en partie ses glaces. Qu'il est beau ! nous écrions-nous, et nous nous élançons, décidés à vraincre, dussent vingt dragons défendre cette nouvelle Hespéride. Pour vaincre, il faut revenir à droite, suivre le côté sud-ouest de ce prisme éblouissant, et y tailler, pendant 55 minutes, 320 marches dans la glace. Est-ce long ? est-ce périlleux ? je ne sais, car, enivrés, nous négligeons la presque nécessaire précaution de la corde, et, arc-boutés sur nos piolets, nous franchissons marche par marche cette pente glacée de 50 degrés, qui s'isole belle et pure dans un ciel éclatant et sur un horizon sans limites. Un pas encore, et le président de la section de Tarentaise bondit le premier sur la cime pour

prendre possession. Hourra ! il est midi moins dix minutes.

« Le Pourri a-t-il été atteint *bien des fois* déjà, comme le dit M. H. Cordier dans l'Annuaire de 1875, je ne le pense pas, quant à l'extrême cime du moins, et j'en dirai ailleurs mes raisons. Est-il plus ou moins haut que la Grande-Casse ? Je l'ignore. Qu'importe tout cela, nous y sommes, et nous nageons dans le sublime. Décrire cette vue ! pour Dieu, non ! On ne décrit pas l'Océan et on ne s'amuse pas à en compter les vagues.

« Nous demeurons une heure et demie sur la cime, ou plus exactement, sur l'arête démantelée qui est à trois mètres au-dessous de la cime, et séparée d'elle par une étroite *bergschrund* que nous franchissons aisément. Le temps est pur, quelques brumes à l'extrême horizon, l'air est calme et tiède, le mal des montagnes nous paraît une jolie bourde. Poésie tout autour, et dessus et dessous ; poésie que l'insuffisance de nos gourdes ne laisse pas trop tomber dans le prosaïque et le bourgeois. Un toast toutefois à Poccard, qui a trouvé le chemin, et qui, *seul,* y a porté, cette année une perche de quatre mètres, grosse comme ma jambe, et au sommet de laquelle flotte un drapeau en fer blanc. Intrépide et un peu fou, seul aussi, il s'est avancé là au-dessous de son drapeau, penché sur les effrayants précipices qui dominent les glaciers de la Gurra, au bord même de ce terrible névé qui surplombe de deux mètres sur le gouffre, jusqu'à 250 mètres le long de l'a-

rête nord, et qui a arrêté plus d'un ascensionniste sur ce point.

« Je préciserai dans l'Annuaire quelques détails configuratifs de l'immense pyramide. Aujourd'hui le temps court, les brouillards montent, nous descendons. Au diable les jeunes gens, voire quand ils grisonnent. Des étourdis s'élancent, glissent le long de ces marches glacées, en effacent l'assise, et condamnent les prudents à tout refaire. Plus loin, ils nous distancent, résistent aux appels suppliants ou impératifs, et s'arrêtent à peine quand les avalanches de pierre, détachées sous nos pieds ou nos mains, font gronder sur leurs têtes leurs terribles leçons. Ici, un montagnard, adroit et téméraire, bondit avec succès, jusqu'à ce qu'une glissade, changeant l'axe de gravité, fasse passer la tête où devaient se trouver les pieds. Il s'arrête de lui-même à un mètre au-dessus de moi, et sur ses tempes épuise tout mon *arnica*. Puis et enfin, Poccard descend l'échelle en se jouant, en jouant veut battre un entrechat pour passer devant moi, en jouant glisse et disparaît dans l'abîme béant. Une saillie de trois centimètres heurte ses pieds, sa main alerte s'étend, son corps se colle à la paroi, et d'un bond miraculeux il remonte à mes côtés, souriant et disant à mes reproches furieux : « Ah ! monsieur, je savais bien qu'il n'y avait pas de danger !! » Faut-il rire ? Je ne sais, mais quelles secondes d'angoisse !

« Nous voici aux pâturages, aux cascades, à un merveilleux paysage doré par le soleil couchant. La

mine de Pesey est là, ouverte, grâce à l'hospitalité de la Société générale de Tarentaise, le souper nous attend. Bonsoir !

« Non pas toutefois sans une conclusion... Cette ascension est difficile, sans doute, mais, même avec des débutants, comme nous l'avons faite (débutants intrépides, il est vrai), avec de bons guides, du sang-froid, non, elle n'est pas dangereuse. Les accidents qui ont *failli* arriver sont dûs à des imprudences inqualifiables.

« Notre section a aménagé déjà des refuges ; elle en créera plus haut et plus à portée de la véritable ascension. Nous convions les alpinistes à la faire, certain qu'aucun d'eux ne se plaindra.

« J'ai oublié de dire que l'altitude du Mont-Pourri ou Thuria est, selon M. Mathews, de 3,810 mètres ; selon la carte française, de 3,788. La moyenne de 3,800 mètres nous paraît exacte, et se trouvait confirmée par les affirmations de notre baromètre. »

XII

LES TEMPS PRÉHISTORIQUES DU CLUB ALPIN

—

PREMIERS VAINQUEURS DU MONT-BLANC

La séance est terminée par la lecture de M. François Descostes sur *Jacques Balmat, le docteur Paccard et Bénédict de Saussure au Mont-Blanc.*

Après un rapide exposé sur la défaveur dont la montagne et les montagnards étaient l'objet jusqu'à la fin du dernier siècle et sur l'ignorance absolue dans laquelle on vivait à leur égard, l'auteur indique la *découverte* du Mont-Blanc comme le point de départ de cette ère de réhabilitation et de prospérité, dont les populations longtemps déshéritées des Alpes ressentent aujourd'hui les effets.

Le Christophe Colomb du Mont-Blanc, ce fut ce glorieux trio qui s'appelle *Saussure-Balmat-Paccard :* l'idée, le bras, l'exécution.

L'auteur fait tout d'abord le portrait du naturaliste de Genève et donne quelques détails biographiques inédits sur les deux autres, tous deux enfants de Chamonix, où ils sont nés, Balmat, le 19 novembre 1762 et Paccard le 1er février 1757. Il raconte la fin tragique de Balmat, qui périt au mois de septembre 1832, en allant chercher de l'or aux flancs du mont Ruant, dans la Combe de Sixt, et dont les restes, malgré d'actives recherches, n'ont jamais été retrouvés.

Revenant ensuite en arrière, l'auteur recherche le rôle et la part qui revient à chacun des trois dans la grande entreprise. Il en attribue sans contestation l'idée première à de Saussure, à qui il était réservé de donner au montagnard la conscience de sa valeur, de lui procurer une source féconde de richesse, d'ouvrir à la science un champ d'explorations sans limites, de créer pour l'humanité l'hygiène physique et morale de la montagne, d'être, en un mot, le premier fondateur de ces *sports alpins* qui, de nos jours, étendent leurs puissants réseaux sur le monde entier.

Dès 1760, Saussure a l'idée fixe d'arriver au Mont-Blanc, comme au couronnement de ses observations scientifiques : il fait publier dans toute la vallée de Chamonix la promesse d'une forte récompense à qui en trouvera le chemin. De 1760 à 1786, malgré une foule de tentatives, le problème n'est pas résolu. Enfin Jacques Balmat, après trois essais infructueux, découvre la route le 7 juin 1786 ; il exécute la première ascension le 8 août suivant, en compagnie du

docteur Paccard et, le 1er août 1787, Saussure parvient à son tour à la cime tant désirée.

« Pour les savants, le Mont-Blanc devient dès lors l'arène-maitresse des combats et des victoires scientifiques; pour la secte nouvelle que le XIXe siècle voyait éclore, le Mont-Blanc vaincu devient la souveraine expression de l'intrépidité, le brevet suprême de la vigueur, l'éperon de la chevalerie touristique; pour les Chamouniards, la « *montagne maudite* » de Vaugondy devient la corne d'abondance; pour le monde entier, Chamonix, — l'obscur village où Saussure partageait, avant de s'élancer à la postérité sur son gigantesque coursier de glace, le toit de chaume et le pain bis du montagnard, — Chamonix devient un lieu célèbre, prononcé dans toutes les langues, connu sous toutes les latitudes, paré de toutes les séductions de l'art, au pied des plus sublimes beautés de la nature, un endroit vraiment *béni* où l'on dirait que la Providence a voulu rendre à l'habitant la récompense de tant de siècles d'obscurité.

« Seuls ils n'ont pas changé ces descendants des Balmat, des Coutet, des Cachat, des Lombard, des Tournier, des Dévouassoux, des Ravenet, des Favret, de tous ces vaillants qui formèrent l'escorte d'honneur de Paccard et de Saussure : ils sont toujours les mêmes, bons, simples, de mœurs austères, courageux sans forfanterie, agiles comme des chamois, impassibles devant le danger, risquant et donnant sans marchander leur vie pour qui se confie à eux : ils ont fondé cette robuste et héroïque phalange, dont

la devise est dévouement et probité : ils s'appellent *les guides de Chamonix!* »

L'auteur donne ensuite la statistique la plus récente des ascensions au Mont-Blanc de 1786 au 7 août 1876.

Dans cet intervalle de 90 années, 823 ascensions ont été effectuées [1], savoir :

499 par des Anglais ;
134 par des Français (parmi lesquels 12 Savoyards et 2 Alsaciens-Lorrains) ;
95 par des Américains ;
34 par des Allemands ;
25 par des Suisses ;
10 par des Italiens ;
9 par des Russes ;
6 par des Autrichiens ;
4 par des Polonais ;
3 par des Espagnols ;
1 par un Belge ;
1 par un Suédois ;
1 par un Norvégien ;
1 par un Hollandais.

La première femme qui soit montée au Mont-Blanc est une paysanne de Chamonix, Marie Paradis, surnommée la *Rose du Mont-Blanc*. Dès le 14 juillet 1809, date de son ascension, 38 dames ont suivi son exemple : 27 Anglaises ; 9 Françaises, parmi les-

[1] On compte dans cette statistique autant d'ascensions que de têtes d'ascensionnistes.

quelles une jeune fille de 14 ans, Mlle Loppé ; 1 Américaine et 1 Espagnole.

L'auteur, après avoir rappelé l'ascension faite en plein hiver, le 30 janvier 1876, par miss Isabella Straton, signale celle exécutée l'an dernier, le 18 mai 1875, à l'âge de 72 ans révolus, par le marquis de Turenne, à qui l'assemblée fait une ovation enthousiaste.

« Ce sont là, dit en terminant l'auteur, de beaux exemples pour notre jeunesse française. Qu'elle apprenne le chemin du Mont-Blanc, qu'elle aspire à s'inscrire sur le livre d'or des Balmat, des Saussure et des Paccard, elle se ménagera de mâles et savoureuses jouissances, et elle préparera à la patrie des bras musculeux et de courageux défenseurs.

« Oui ! venez à la montagne, ô vous qui cherchez la paix, l'air pur qui calme et fortifie le corps, l'atmosphère bienfaisante où le cœur est à l'aise, où l'esprit se repose des discussions haineuses et des bruyants combats de la politique. Avant de rentrer dans l'arène, venez au moins ceindre vos reins sur ce terrain neutre, où toutes les âmes se rencontrent pourvu qu'elles aient le sentiment de l'honnête et du beau.

« Là, comme le disait hier un éloquent écrivain, on se plaît à oublier la mesquinerie des querelles de l'homme pour ne contempler que la majesté de l'œuvre de Dieu et l'on se prend à répéter avec l'auteur de Guillaume Tell :

« Vois-tu là haut les sommets des montagnes, ces

« pointes blanches qui se perdent dans le ciel. Ce « sont les glaciers qui grondent la nuit comme le « tonnerre et d'où se précipitent les avalanches « croulantes. Et il vaut mieux, enfant, avoir derrière « soi ces glaciers que les hommes méchants!... »

XIII

LE DÉPART DES CARAVANES

Il est deux heures... Présidents et dignitaires viennent de déjeûner en gala à la table hospitalière de M. Camescasse, un amphytrion qui, pour eux, ne s'est nullement déguisé en préfet.

Le train des équipages est rangé sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Il y en a de toutes dimensions et de tout genre. Omnibus, landaus, pavillons, *breaks,* attelages d'un, de deux, de trois chevaux, tout cela forme un ensemble des plus réjouissants à l'œil.

Ajoutez-y les costumes bizarres des deux à trois cents touristes qui vont prendre place sur le convoi, les voiles bleus ou les foulards lyonnais qui flottent au vent, les piolets et les *alpenstocks* qui s'entre-croisent, les commissaires aux cocardes multicolores qui procèdent à l'embarquement, les mains qui se tendent, les mouchoirs qui s'agitent, la foule, qui salue

et applaudit, les vivats qui retentissent et finalement les fouets qui claquent, les grelots qui commencent leur carillon, les voitures qui s'ébranlent et partent au galop, pendant que la *Couronne de Savoie* appareille dans le port,... voilà le départ !

« Adieu Annecy ! ville écossaise, cité charmante,
« toute pétrie d'amabilité, de grâce alpestre et d'es-
« prit gaulois, »— disent les touristes qui ne doivent pas revenir.

« Au revoir et à bientôt ! » — s'écrient les privilégiés qui la reverront au retour.

Et, par quatre chemins, le convoi se dissémine, pendant que lentement, à petit bruit, l'horizon se charge de nuages et nous prépare pour la soirée des spectacles et des émotions qui ne figurent point au programme.

XIV

LE SEMNOZ-ALPES

Nous étions, — ai-je bien compté ? — 49 [1], conduits par les plus aimables des *cicerone,* Jacques Carron, Joseph Rollier, Alphonse Bergier et Emile Laeuffer, qui part comme une flèche, en officier d'avant-garde, sur son léger phaéton, emportant la vaillante ma-

[1] COMMISSAIRES DE LA CARAVANE (cocarde verte) : MM. Bergier, Carron, Emile Laeuffer et Rollier : 4.

ASCENSIONNISTES. — *Club Alpin suisse :* MM. Baud, B. Tournier, Isenring, Mésam, Carrichon, Huler, Monnier, de Magnin, Lacour, Veyrassat, Durouvenot, des Gouttes, de Verra, Lommel : 14.

Club Alpin italien : Mme et M. Martelli, MM. Isaïa, Saint Martin et Bossoli : 5.

Touristes auxiliaires : Une dame anglaise, MM. Howard, américains, M. Messionnier, inspecteur des mines et trois jeunes gens, M. Ch. Besançon et deux dames (jusqu'à Leschaux) : 10.

Club Alpin français : MM. le colonel Pierre, Mame, Arlot de Saint-Saud, Drivet, Mellier, Bidal, Robert, Domenge, Verrière, Livet, Dégaillon, Mellardon, Robin, André Perrin, Bouvard et Descostes : 16. — Total général : 49.

dame Martelli et l'auteur de la monographie classique de la *Corde appliquée aux ascensions* [1].

Nos véhicules suivent... à distance, le long de cette route aux gracieux contours, dont le lac vient caresser le talus. Quelle succession de surprises nouvelles, même pour ceux qui, la veille, ont fait la traversée! Quel rideau inimitable que ces montagnes qui se déroulent, là arrondies et plantureuses, plus loin déchiquetées et nues, celle-ci se présentant de face dans toute son ampleur, celle-là se contentant de montrer discrètement un coin de sa carrure, toutes formant par leurs lignes harmonieusement étagées une série de plans, dont chaque observatoire modifie la disposition et l'aspect.

Nous vérifions d'après nature la profonde justesse des observations du professeur Lory et ne nous lassons point de surprendre à chaque contour, et presqu'à chaque pas, ces tableaux variés à l'infini qui font du lac d'Annecy un charmeur unique en son genre.

Voici bien Veyrier, sa montagne, dont le pied élégamment cambré porte sur sa courbure verdoyante les villas et les cottages; Menthon, qui se présente en retrait dans une brisure soudaine, dont les montagnes de Thônes remplissent le vide; le roc de Chère qui s'avance hardi dans les eaux, et se retire ensuite pour dessiner l'anse du second lac; Duingt et son château qui, d'un air dégagé comme un *mo-*

[1] ***Bulletin du Club Alpin italien,*** vol. X, nº 25. — ***Bulletin trimestriel du Club Alpin français***, 1876, page 62.

nitor, semble aller à la rencontre ou attendre l'attaque du roc de Chère ; Talloires qui se mire dans les eaux, abrité contre tous les vents ; au-dessus, les Dents de Lanfon aux créneaux taillés à pic et plus haut encore, la Tournette, sourcilleuse et menaçante qui, en vraie suzeraine de ce petit royaume, dresse son *Fauteuil* dans les airs, perpendiculairement, comme pour défier toute approche.

Et pendant que nos chevaux gravissaient péniblement la route montueuse, nous plongions à l'envi nos regards dans ce beau lac, qui reflétait pour nous, comme jadis pour Jacques Replat [1], l'ombre des sommets qui l'entourent; et quand, montant toujours, nous atteignions la vallée de Leschaux, nous nous retournions encore pour jouir jusqu'à la dernière échappée du spectacle qui s'enfuyait, semblable au soleil descendant graduellement au bas de la montagne prochaine.

Eh bien ! tant est grande l'harmonie dans les Alpes que, même après cette disparition regrettée, le val de Leschaux a sa saveur qui repose, avec ses deux parois sévères et *monocordes*, le long desquelles les sapins séculaires, tombés par intervalle sous la hache du bûcheron, projettent leur épaisse chevelure.

Peu à peu, à mesure que l'on approche du sommet du col, un autre horizon apparaît plus complet. Nous arrivons. Le massif des Bauges est au-delà, avec ses

[1] *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*

tranches de vallées qui se découpent nettement à la vue.

Un modeste cabaret est à la gauche de la route. *Job,* le guide en chef du Semnoz a cru devoir, vu la circonstance, se coiffer de son chapeau à haute forme des grands jours. Les enfants du village se disputent nos sacs; et bientôt, prenant à droite, le chemin qui gravit le versant oriental, nous commençons l'ascension.

Dire que celle-ci est dangereuse, qu'elle est même difficile, ce serait une contre-vérité. Les personnes les plus sujettes au vertige sont certaines de ne pas y rencontrer un mauvais pas. L'ascension exige seulement, en l'état, de vigoureux coups de collier, dans toute cette première partie du trajet, qui n'est autre qu'un lit de torrent desséché, où le pied doit mordre sur les cailloux glissants. Si l'on veut rendre le Semnoz accessible à tous les visiteurs, et surtout aux dames, il sera nécessaire de rendre ce sentier plus praticable, d'en multiplier les lacets, d'en élargir l'assiette, d'en adoucir les pentes et d'imiter sans plus de retard l'exemple qui vient d'être donné par le Club Alpin d'Aix-les-Bains, dans la construction si intelligente du *chemin du Revars.*

Précédés par l'âne de notre future hôtesse, nous nous déroulions en zig-zag, accablés par une chaleur étouffante, parfois prenant une minute de répit sur quelque saillie de rocher. Enfin, voici les grands bois de sapins et de mélèzes aux parfums thérébentinés, et bientôt le *Chalet,* qui nous montre sa façade en-

courageante. Les pâturages supérieurs sont enlevés au pas de course ; des boîtes saluent notre arrivée et mêlent leurs détonations aux lointains grondements du tonnerre. L'orage, plein de courtoisie, attend que les derniers venus soient remisés et aussitôt il éclate dans toute sa violence.

C'est un beau spectacle que celui d'un orage dans la montagne. La pluie, le vent, le tonnerrre, les éclairs, tout y a un caractère plus grandiose et plus effrayant. Les troupeaux, qui le pressentent, rentrent serrés à l'étable et, sur ces plateaux nus, entre le ciel et le vide, on dirait voir la main toute-puissante de Dieu déchaînant les éléments sur l'immensité. De gros nuages noirs, hideux, se traînent là-bas, le long des vallées ; la silhouette des sommets lointains se dessine à peine sous le voile sombre qui les recouvre. On est soi-même enveloppé de brouillards, que transpercent incessamment les éclairs, auxquels répondent de toutes parts d'autres éclairs, illuminant l'horizon immense d'une auréole de feu pendant que la foudre éclate çà et là avec une inquiétante prodigalité.

Mais que nous importe, en vérité ?

Rêve fantastique, qui paraît plus incroyable encore au sein de la tempête que dans le calme d'un beau jour, ici, à 1,698 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous entrons dans un hôtel aussi confortable que les meilleurs de la plaine !

Rien n'y manque, depuis la vaste cuisine où le chef, avec le bonnet de sa dignité, tisonne les charbons du

fourneau économique, jusqu'au comptoir, où trône la maîtresse de céans; depuis les chambres à coucher répondant au n° 30, proprettes, garnies de leurs lits en fer et de leurs tables à toilette, jusqu'à la salle à manger, où cent convives peuvent festoyer à l'aise. Et tout ce confort revêt nonobstant un petit cachet de simplicité alpestre, qui en double la saveur.

Pendant que les rafales semblent vouloir briser la solide enveloppe du chalet, nous nous séchons auprès d'un feu bienfaisant et nous ne tardons pas à nous asseoir à une table, qu'on aurait dite transportée toute servie à l'aide d'un ascenseur. Singuliers rapprochements que ceux qu'opère l'amour des hautes cimes ! Cinq nationalités se coudoient sur ce sommet hier inconnu des Alpes savoyardes : l'Amérique, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse et la France ; aussi, pendant que coule le champagne offert avec une royale profusion par les commissaires de la caravane, l'aimable et spirituel colonel Pierre, enfreignant le premier au dessert sa motion de l'entremets [1], compare-t-il le Club Alpin à la Tour de Babel, mais à une Tour de Babel où, à l'inverse de l'ancienne, plus on s'élève et mieux on se comprend.

Il est dix heures du soir; l'orage s'est calmé; le Rœderer de la Commission aidant, les cinq nationa-

[1] Le brave colonel, acclamé *major de table,* avait, à l'entremets, opiné pour que l'on ne *toastât pas du tout,* et que l'*on bût... sec...*

lités n'ont plus qu'une seule langue et c'est au milieu de la cordialité la plus franche que les alliés vont allumer les feux sur le *Crêt de Châtillon*.

Fusées, soleils et flammes de Bengale éclairent la nuit profonde de sinistres lueurs ; puis on allume un gigantesque bûcher de sapins ; deux feux sur le Parmelan nous apprennent que nos camarades sont arrivés à bon port ; des fusées, lancées sur le flanc de la Tournette, viennent nous dire que la caravane ne s'est point laissé arrêter en chemin, et, vers minuit, pendant que les intrépides procèdent à un punch international, le gros de la bande va chercher quelques instants de repos dans les chambres, dont les lits ont été dédoublés pour faire face à l'invasion.

Il était trois heures et demie à peine quand une ronde matinale battit un premier et bruyant rappel. Une heure après, tout le monde est sur pied, sauf un ou deux dormeurs endurcis ; et, à l'aube, nous nous trouvons réunis sur le *culm*.

C'est alors qu'il nous est donné d'admirer ce panorama merveilleux qui a mérité au Semnoz le nom de *Righi de la Savoie*.

Le ciel est encore chargé de nuages ; mais la plupart des sujets de cette scène éternellement immobile se dégagent de la brume qui nous les dissimulait hier.

Au nord, la partie supérieure du lac d'Annecy et les méandres capricieux du Fier, sont le plan inférieur d'un amphitéâtre qui va aboutir au lac de Genève, à travers des gradins mouvementés, où l'œil rebondit, de collines en collines et de montagnes en

7

montagnes, des sommités de Rumilly à celles de Frangy et de Seyssel, d'Annecy et de Thorens, des Bornes et du Plot, et de la Faucille au Salève, aux Voirons, à la Pointe de Pralaire et aux sommets lointains des Alpes du Valais.

Au couchant, s'ouvre ce magnifique bassin qui des hauteurs d'Albens s'étend jusqu'à celles de Clermont, à travers les verdoyantes collines et les riches cultures de la vallée de Rumilly, que gerce le lit encaissé du Chéran,... au couchant encore, le lac du Bourget et le Mont-du-Chat au-dessous ; puis, au-delà, à perte de vue, Saint-Genix, le Rhône, le Bugey et jusqu'à la colline de Fourvières.

Au midi, à nos pieds, le massif des Bauges, dont tous les sommets apparaissent nettement, le Charbon, le Trélod, l'Arculaz, le Margeriaz, l'Etoile et le Nivolet ; le massif de la Grande-Chartreuse, avec les pointes distinctes du Granier et du Grand-Som et en avant la croupe arrondie de Joigny et la monstrueuse dent canine d'Otheran ; plus loin encore, le massif de la Vanoise et de Belledone, le Mont-Pourri et le rideau terminal des Alpes cottiennes et des Alpes grecques.

Mais c'est le levant surtout qui attire le regard. Là se succèdent, du nord au sud, la masse un peu confuse des derniers contreforts des Alpes Bernoises, puis celle des Alpes du Valais, où se dressent la Dent du Midi et la Tête-Noire, puis celle des Alpes du Chablais et du Faucigny, dont se détachent le Bré-

vent, le Buet, l'aiguille de Varens, la Tête-de-Pelouse, et au-devant, les Alpes de Savoie qui, par des ondulations plus rapprochées, forment une ligne descendante que clôt brusquement le système de la Tournette et du Parmelan.

Et au-dessus de cette immense armée, le glorieux état-major des Alpes pennines plane dans toute sa royale splendeur. Autour du Mont-Blanc, qui de nulle part ne doit apparaître aussi beau, se rangent ces brillants courtisans qui s'appellent à gauche, l'Aiguille-du-Goûté, le Mur-de-la-Côte, le Mont-Maudit, le Rocher-Bravay, le Tacul, les Aiguilles du Midi, du Géant, de Rochefort, du Plan, de Blaitière, les Grandes-Jorasses, l'Aiguille des Charmoz, les Petites-Jorasses, — à droite, les Bosses-du-Dromadaire, le Dôme-du-Gouté, le Mont-Blanc-de-Courmayeur, l'Aiguille de Bionassay, le Tête-Carrée et l'Aiguille de Tré-la-Tête ; et le massif va se rejoindre par une forte inclinaison à la ligne des Alpes grecques, où se rangent le Mont-Ruitor, l'Aiguille de la Grande Saissière, la Levanna et la Roche-Melon.

Chose étrange ! toutes ces sommités apparaissaient, se découpaient avec un fini merveilleux. Toute la ligne du levant est pure : une bande d'horizon illuminée d'un jaune d'or sépare les sommets de la région où les nuages, formant dais, sont restés amoncelés ; et, par un phénomène indéfinissable, ceux-ci, à mesure que le jour monte et que le soleil approche, revêtent les couleurs les plus variées ; ils se transforment incessamment et

passent du jaune au rouge feu, de l'orange au violet...

Cependant, des traînées de rayons surgissent, comme des éclairs, et prennent en écharpe la Tournette et le Mont-Blanc. Peu à peu la lumière augmente d'intensité ; l'orient devient d'un éclat éblouissant ; les nuances des nuages s'uniformisent et se fondent... Le voilà !... Il est cinq heures. Un croissant se dégage tout d'abord de la pointe du Buet, et bientôt l'*astre-roi* est en plein ciel, nous offrant ce phénomène bien connu des montagnards, qu'il a l'air d'être divisé en deux disques juxtaposés et qu'un premier disque moins éclatant, obéissant à un mouvement de rotation vertigineux, voile et tempère pour le regard la splendeur insoutenable du second soleil.

Et pendant qu'Américains, Anglais, Italiens, Suisses et Français saluent ce souverain qui règne sur les républiques comme sur les royaumes, je me rappelais ce jour bien lointain déjà de l'an de grâce 1855 où la Société Florimontane prenait, par la plume de *maître Jacobus*, le spirituel, patriotique et *prophétique* arrêté que voici [1] :

« Vu l'enthousiasme universel et vu l'urgence ;

« Attendu que la Florimontane vient de découvrir un gisement aurifère sur la pointe du Semnoz ;

« Attendu que les naturels de Leschaux possèdent ainsi, sans le savoir, un capital improductif ;

[1] *Ascension du Semnoz*, par Jacques Replat.

« Qu'il dépend d'eux, absolument, de transformer leurs modestes chaumières en véritables boudoirs de Danaë, où tomberont en pluie jaune, guinées, livres sterling et bank-notes;

« Que, pour atteindre ce but civilisateur et *dix-neuvième siècle*, il sera suffisant, les Grobes étant supprimés, d'établir une voie secondaire, non carrossable, mais praticable, et qui relie le chalet à la nouvelle route de Beauges;

« Nous arrêtons et décrétons :

« Article 1er.

« Est formée par actions une société anonyme, sous la raison sociale : *Semnoz-Culm et Cie ;*

« Article 2.

« Capital social : le susdit gisement aurifère.

« Article 3.

« Un *hospitium* sera établi sur le Crê-de-Châtillon (Semnoz-Culm).

« Article 4.

« Il renfermera pour tout le monde en général, et pour nos alliés de la Grande-Bretagne en particulier : le portrait de la Très Gracieuse Majesté la Reine Victoria, des télescopes et des Itinéraires-Mortillet ; du thé, du rhum et des œufs frais ; des mules-omnibus.

« Article 5.

« Les naturels de Leschaux établiront la voie secondaire ; ils tiendront à la disposition de nos alliés et de leurs dames civilités empressées et visages conformes... »

O Replat ! ô patriote au cœur ardent ! ô écrivain à l'esprit charmant, à la plume légère, que n'es-tu là pour assister, en 1876, à la réalisation de ton rêve de 1855, de ce rêve auquel tu n'osais croire, auquel tu élevais platoniquement un monument littéraire, désespérant de pouvoir faire mieux et de secouer ja-

mais l'apathie des naturels de Leschaux et autres lieux circonvoisins !

Le *Semnoz-Culm* est créé.

Le *gisement aurifère* est en pleine exploitation.

L'*hospitium* vient de nous offrir une hospitalité princière.

Cinq nationalités y ont trouvé *civilités empressées et visages conformes.*

Et, en quittant ce sommet sans pareil, chacun en emporte, gravé en traits ineffaçables, le magique souvenir.

Il est six heures,

Un copieux déjeuner a renouvelé nos forces. On inscrit, en guise d'adieu, force devises sur l'album du Chalet. On serre la main — et à la rompre — aux commissaires qui nous quittent aux confins de leurs domaines. D'aucuns les suivent pour redescendre à Annecy par les pentes ombreuses de Sainte-Catherine ; le reste de la caravane opère sa descente sur Allèves par des pâturages glissants et rapides, où la corde a son utilité pour nos anciens, et qui aboutissent au pittoresque couloir des *Chandelles de Saint-Jacques.*

Des voitures nous attendent, et en moins de deux heures, nous arrivons à Aix à travers cette route sauvage et accidentée qui, après avoir surplombé les profondeurs du Chéran, s'engage dans le val étroit arrosé par le Sierroz et débouche à Grésy, sur la route nationale d'Aix à Genève.

XV

LES PIGEONS VOYAGEURS

« Que sont devenues, pendant ce temps, les autres caravanes et, n'ayant pas le don d'ubiquité, comment allons-nous pouvoir raconter leurs exploits ? »

L'auteur était à se poser cette embarrassante question quand trois pigeons voyageurs lui apportent trois plis enveloppés l'un d'un ruban rouge, l'autre d'un ruban blanc, le troisième d'un fil bleu.

Il ouvre d'une main fiévreuse… « Nous voici hors d'embarras ! s'écrie-t-il. Les trois relations désirées nous arrivent… »

Et voilà comme, — ami lecteur, — l'auteur va laisser la parole, et vous n'aurez pas à vous en plaindre, à M. Léon Rousset, retour du Parmelan, à M. Elysée

Pélagaud, retour du col des Aravis, et à un jeune ascensionniste qui vient de gagner ses éperons à la Tournette.

XVI

LE PARMELAN [1]

« A une petite distance, au nord d'Annecy, s'élève une montagne dont l'aspect singulier attire tout d'abord les regards. Au-dessus de talus gazonnés et parsemés de bois de sapins dont les racines retiennent les terres sur cette pente rapide, s'élève, fière et majestueuse, une longue crête rocheuse aux parois verticales et au faîte déchiré en dents de scie ; on dirait quelque immense château féodal dont le mur crénelé gigantesque domine les talus de la montagne, et les saillies carrées ou arrondies qui se détachent de temps à autre du plan général de la muraille complètent l'illusion en simulant des tours.

« C'est le Parmelan, hauteur dont le sommet le plus élevé atteint dix-huit cent cinquante-cinq mètres

[1] *Annuaire* de 1875 du Club Alpin français : *Le Parmelan et ses Lapiaz*, par C. Dunant. — Le *National* du 21 août 1876 : Correspondance signée : *Noël Restous*.

d'altitude. Cette élévation, quoique déjà assez raisonnable, n'a cependant rien d'extraordinaire ; ce n'est donc pas le désir d'escalader une grande montagne, non plus que celui de découvrir de son sommet un panorama varié et étendu qui nous a décidé à choisir le Parmelan pour but de notre excursion ; mais tout ce que nous avions entendu dire sur les particularités très singulières que présente le plateau de cette montagne avait piqué notre curiosité.

« Lundi, à une heure, nous nous rendions au rendez-vous qui nous avait été donné, sur la place de l'hôtel-de-ville d'Annecy, et muni de notre « alpenstock » et d'un léger bagage, nous montions dans la voiture qui devait nous conduire au pied de la montagne. Nous étions peu nombreux, mais tous jeunes, bien portants, et décidés à prendre joyeusement les difficultés de la route.

« Le Club Alpin d'Annecy y était représenté par quatre commissaires, MM. Crettet, Nanche, Bovier et Charvin, chargés de veiller au bien être de notre caravane, et qui se sont acquittés de leur mission avec un zèle et un dévouement dont nous ne saurions trop les remercier. Un membre du Club Alpin lyonnais, M. Dufour, et moi complétions l'effectif. Nous eûmes bien vite fait connaissance, et la plus franche gaieté animait déjà notre réunion lorsque nous mîmes pied à terre, à l'entrée de la commune de Naves, où nous devions quitter la voiture.

« On s'était mis en frais pour nous recevoir dans ce

petit pays, et le maire, assisté de plusieurs conseillers municipaux, nous attendait, pour nous souhaiter la bienvenue, sous un arc de triomphe de verdure, très artistement élevé au-dessus de la route. Touchés de l'accueil cordial qui nous était fait, nous adressâmes nos remercîments aux représentants de cette sympathique population, et nous reprîmes bientôt après le sentier qui commençait de gravir les flancs de la montagne.

« A Naves, notre caravane s'était augmentée. M. Panisset, qui nous avait souhaité la bienvenue au nom du Conseil municipal, s'était joint à nous ; un garde forestier, familiarisé de longue date avec tous les sentiers de la montagne, avait pris la tête de la colonne, et quelques porteurs chargés des abondantes provisions dont nous comblait la libéralité du Club Alpin d'Annecy, fermaient la marche.

« Au bout d'une heure et demie environ de marche par des prés verdoyants, ou sous l'ombre des pins et des chênes, nous arrivons au pied même de la grande muraille qui forme le couronnement du Parmelan. De là déjà nous embrassions un panorama ravissant : devant nous s'étendait la nappe du lac de Genève, et nous embrassions d'un regard toutes les chaînes de collines qui se succèdent depuis les Alpes jusqu'au Jura. Malheureusement, un voile épais de vapeurs lourdes et menaçantes, qui s'avançaient vers nous, nous dérobait la vue de ce côté du tableau. Craignant un peu d'être surpris par l'o-

rage avant d'être arrivés au chalet construit au sommet de la montagne, nous pressâmes le pas et nous en reprîmes l'escalade. Lorsqu'on est au pied de cette grande muraille verticale de rochers, on se demande comment on peut arriver à gravir cet obstacle, qui semble infranchissable.

« Heureusement, la muraille n'est pas absolument continue et le temps et les intempéries y ont ouvert, de place en place, de larges brèches ; c'est par quelques-unes de ces ouvertures que les hardis montagnards ont pu tracer des sentiers toujours escarpés et difficiles. Celui que nous avions devant nous, le *Pas des contrebandiers,* serpente le long d'un roc à pic et surplombe même le vide en un certain endroit. Juste au moment où nous franchissions ce passage difficile, l'orage éclata au-dessus de nos têtes.

« Le ciel, devenu sombre, s'illuminait par instants à la lueur des éclairs, le vent soufflait avec violence, et la grêle se mit à nous fouetter les mains et le visage. La situation était désagréable, bien que le déchaînement de la tempête produisît à cette hauteur et dans ces circonstances un effet grandiose, et nous fîmes des enjambées doubles pour atteindre plus rapidement le chalet où nous devions trouver un abri.

Quand nous y arrivâmes, nous étions trempés jusqu'aux os, et notre désappointement fut grand, lorsque nous vîmes l'étroite chambre, grande tout au plus pour contenir une dizaine de personnes,

encombrée par plus de cinquante montagnards des environs qui s'y étaient réfugiés avant nous. Obligés de rester debout, collés les uns contre les autres, grelottant dans nos vêtements mouillés, la situation aurait été intolérable, si l'on n'était parvenu à dresser au dehors, malgré le vent et la pluie, une tente qui nous offrit un abri bientôt très confortable.

« Après nous être séchés, on ouvrit les caisses aux provisions, et la gaieté ni l'appétit ne manquèrent d'assaisonner un excellent et réconfortant repas. La pluie ayant cessé vers dix heures, nous pensâmes à donner de nos nouvelles à nos amis d'Annecy et à ceux des excursionnistes qui étaient montés au Semnoz et à la Tournette. Des feux de Bengale furent allumés et peu après, grâce au concours des montagnards réunis au chalet, deux immenses feux de joie brûlaient au sommet du Parmelan.

« Je ne saurais vous dépeindre l'aspect fantastique de cette scène ; les lueurs fauves des feux, les reflets colorés des flammes de Bengale éclairaient un paysage sauvage dans lequel on voyait s'agiter les silhouettes agrandies des assistants ; les détonations des pistolets, les sons aigus du clairon, troublaient étrangement le silence de la nuit, et tous les montagnards, réunis dans une même pensée et dans un même enthousiasme, entonnèrent en chœur l'hymne national de la Savoie, le *Chant des Allobroges*.

« L'air vif et frais de la nuit qui se faisait sentir, nous rappela que l'heure du repos était venue, si

nous voulions être dispos le lendemain pour continuer notre excursion, et nous allâmes nous étendre avec délices sur une épaisse couche de paille.

« Le lendemain matin, à quatre heures, nous étions debout, attendant le lever du soleil. Une lueur légère s'élevant de l'Orient ne tarda pas à éclairer les sommets des montagnes, puis, gagnant peu à peu d'intensité, elle empourpra les nuages qui planaient au-dessus de nous. Peu à peu les nuages s'élevèrent, et nous pûmes bientôt apercevoir le sommet majestueux du Mont-Blanc couvert de neiges et de glaces, qui s'illuminaient de feux éblouissants comme les facettes d'un immense diamant.

« Après avoir joui quelques instants de ce magnifique spectacle, nous nous remîmes en route pour aller visiter les *lapiaz* ou *mer de rochers*. Nous allions avoir sous les yeux un spectacle presque unique, et qui, dans tous les cas, ne se retrouve nulle part sur une aussi grande étendue qu'au Parmelan.

« Sur une surface de plus de 1,800 hectares, le Parmelan présente un plateau formé de roches arides sur lesquelles la mousse et les lichens n'ont point prise ; ces roches sont crevassées, fissurées en tous sens et forment un dédale immense dans lequel l'œil exercé du pâtre a lui-même souvent peine à se reconnaître. Malheur à celui qui se trouverait perdu dans cette solitude désolée, véritable désert de roches, où les abîmes se multiplient sous les pas ! Nous traversâmes cet étrange plateau, remplis de surprise

et d'émotion, sautant par-dessus les profondes crevasses, côtoyant des puits profonds encore remplis de neige, sautant sur les arêtes des roches tranchantes ou aiguës comme des haches de silex.

« Nous n'entreprendrons pas ici de rechercher les phénomènes qui ont pu produire un pareil chaos ; nous le signalons aux amis de la science en les prévenant qu'il y a là un problème très intéressant à résoudre.

« Tout-à-coup nous débouchons dans un vaste cirque, qui semble le débris de l'un de ces grands lieux de réunions et de fêtes de la décadence romaine : avec un peu d'imagination, dans ce site sauvage, on pourrait se figurer entendre le rugissement des bêtes féroces.

« Peu à peu nos guides nous font arrêter devant une sorte d'ouverture qui s'enfonce en s'inclinant dans l'intérieur des roches. C'est la *Caverne d'enfer*. Tandis que nous reprenons haleine, quelques-uns d'entre eux descendent dans l'intérieur du gouffre dont nous voyons bientôt l'intérieur s'illuminer de reflets rouges ; nous apercevons des ombres fantastiques qui s'agitent à l'ouverture de l'antre. Un peu surpris de l'étrangeté de la scène, nous descendons à notre tour, prenant soin de nous envelopper dans nos vêtements pour nous garantir du froid, qui est ici fort vif.

« Tout l'intérieur de la caverne est tapissé de glace ; un parquet de glace de vingt centimètres qui ferait envie aux habitués du *skating palais* en forme

le sol; des stalactites et des stalagmites aux aspérités desquelles s'accrochent les reflets rouges ou verts des flammes de Bengale forment une décoration bien faite pour frapper l'imagination. Il n'est pas jusqu'au gouffre sans fond dont l'ouverture béante vient affleurer le sol de la caverne qui ne nous frappe d'étonnement.

« A mesure que nous remontons, l'effet fantastique s'accentue. Les feux d'artifice ont développé, en brûlant, une fumée intense qui s'échappe en nuages épais par l'étroit orifice, et les ombres qu'on voit s'agiter au travers de ces vapeurs rougeâtres ont bien un aspect infernal... Mais nous ne sommes pas au bout de notre course, et nous reprenons nos pérégrinations à travers les *lapiaz ;* plus nous avançons et plus nous rencontrons de difficultés..

Nous devions descendre par un sentier rapide, mais déjà frayé et bien connu des habitants du Parmelan. Malheureusement, la mer de rochers est vaste et les points de repère, fort rares ; nous avons décrit, pour aller voir la *Caverne d'enfer,* un crochet qui nous a fait quitter la voie ordinairement suivie, et en cherchant à la regagner, notre guide s'égare. Bientôt il s'aperçoit que nous l'avons dépassée et qu'il nous faut revenir sur nos pas. Mais, à ce moment, M. Crettet, auquel l'habitude de la montagne a appris à sortir de toutes les difficultés imprévues et qui, par une sorte d'amour-propre national, veut nous en faire admirer toutes les beautés sauvages, nous conduit en avant, en nous indiquant un che-

min qu'il a déjà pratiqué. Il nous dirige alors par une coulée presque verticale au-delà de laquelle nous n'apercevons que le vide.

« Suivant autant que possible la trace de notre infatigable et intrépide conducteur, nous descendons prudemment ce talus rapide, où les *éboulis* de roches et l'herbe dure et glissante ne fournissent aux pieds qu'un appui fort précaire.

« Enfin, après une heure d'une descente remplie d'émotions, nous atteignons heureusement le sol de la vallée, où notre conducteur, plus rapide, nous a déjà devancés pour nous préparer un excellent vin chaud qui répare nos forces. Le reste de la descente s'effectue sans accident, et nous arrivons à Annecy à six heures du soir, heureux d'avoir fait une ascension intéressante à plus d'un titre. Les difficultés que nous avons pu y rencontrer étaient tout à fait accidentelles et n'ont fait qu'y ajouter un charme de plus ; dans les excursions ordinaires, on ne les rencontre pas, et l'ascension du Parmelan, effectuée par les voies ordinaires, est une charmante promenade qui ne pourrait effrayer les touristes les plus novices.

« A Annecy, nos amis nous avaient préparé une charmante réception qui a bientôt achevé de nous faire oublier toutes nos fatigues, et de notre ascension un peu accidentée, il ne nous reste plus maintenant que le plus agréable souvenir. »

XVII

LA TOURNETTE

Second pigeon voyageur!... Il descend de la Tournette *viâ* Thônes et Annecy [1].

« Le 14 août 1875, à 3 heures et demie de l'après-midi, l'*Allobroge* lâchait ses amarres, emportant 35 alpinistes de toute nationalité sous la direction de MM. Quétand, Boch, Replat et Emile Duparc, Jules Bétrix, Boissonet et Henri Machard [2].

[1] Le récit qu'on va lire est tiré des notes fournies par l'un des ascensionnistes, M. Alfred Revel, étudiant, le plus jeune membre du Club Alpin de Chambéry.

[2] COMMISSAIRES DE LA CARAVANE (cocarde rouge): MM. Boch, Quétand, Jules Bétrix, Emile Duparc, Replat et Boissonnet : 6.

Touristes étrangers, Anglais : Les frères Irwine : 2.

Club Alpin français, Paris : MM. le marquis de Turenne, Lemonond père et fils, et Nicard : 4. — *Provence* : Isnard : 1. — *Isère* : Henri Ferrand : 1. — *Lyon :* Mancardi, Lacharrière, Clayette, Garcin, Nonclair, Profs, Biraud, Ollier, Roustan, Tissot : 10. — *Briançon* : De Certeau : 1. — *Chambéry :* Bochet, Ostermayer, Revel père, Revel fils, Emile Raymond : 5. — *Annecy* : Hominal, Blanchet, Eugène Bloume, Henri Machard, François et Jean Agnellet. — Total général : 36.

Après une heure de navigation, le bateau ralentissait sa marche et déposait les passagers au port de Talloires. Guides et porteurs s'emparent prestement de nos sacs, et nous nous élancions déjà quand un photographe, M. Peccoud, nous arrête sous les grands arbres de l'Abbaye et nous *croque,* échelonnés en un groupe pittoresque, sur le perron du vieux couvent.

« A 5 heures, nous nous remettons en marche, en deux colonnes : celle des *jeunes* et celle des *raisonnables;* toutes deux, rivalisant d'habileté topographique, gagnent Saint-Germain par une double *spéculation* à travers les vignes. La vue dont on jouit de ce village sur le bassin d'Annecy, avec le Semnoz pour fond, est des plus remarquables. Après avoir traversé les champs cultivés qui dominent Saint-Germain, nous suivons un sentier forestier entrecoupé de prairies, où nous nous reposons en buvant au robinet de cet excellent vin blanc de Talloires dont nos prévoyants commissaires ont eu soin de charger un porteur, qui se trouve ainsi transformé en un véritable tonneau ambulant.

« A 6 heures et demie, la pluie commence à tomber; mais le mouvement ascensionnel du baromètre ranime les courages et chacun accélère le pas.

« Bientôt le brouillard nous entoure, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, et nous sommes forcés de chercher un asile dans les rares chalets semés sur notre route. Mais la pluie persiste... — « Les vivres

sont plus haut ! » nous dit-on. Il faut monter pour atteindre les vivres. Quelques-uns, découragés, renoncent à la course, même au prix d'une abstinence forcée ; d'autres — nous étions une quinzaine — suivent un guide, et, par des chemins à travers bois, sous une pluie battante, arrivent à 9 heures du soir aux chalets du Lhaut, où le premier groupe — celui des *jeunes* — est en train de se sécher autour d'un feu resplendissant.

« C'était sans doute pour donner des jambes aux grimpeurs qu'une voix avait crié : « Les vivres sont aux chalets du Lhaut!... » Après inspection minutieuse, il est avoué qu'il n'y a que du pain et du fromage, et encore à demi-ration. Malgré la persistance de la pluie, sept alpinistes, M. le marquis de Turenne, deux Anglais, un Lyonnais, M. Henri Ferrand, de Grenoble, et MM. Joseph et Alfred Revel se mettent en marche avec trois guides. L'un, le propriétaire du Cassey, prend la tête de colonne et conduit la petite caravane en zig-zag le long de pentes de prairies sur lesquelles l'on roule et l'on glisse à plaisir ; à 10 heures 20 min., nous parvenons au but...

« La porte est ouverte, le feu, allumé ; on se sèche, on se reconnaît ; les vivres sont apportés en abondance, et chacun se taille hardiment des tranches de gigot et de poulet rôti, que l'on mange, en guise d'assiettes, sur des planchettes à sécher les fromages. Après souper, nous sortons ; la pluie a cessé ; nous apercevons les feux du Parmelan et du Sem-

noz ; mais nous n'avons point de combustible pour y répondre, et M. Ferrand doit se contenter de décharger les six coups de son revolver, qui produisent dans la nuit l'effet de fusées timides.

« A 11 heures et demie, nous allons nous étendre pieds contre pieds dans le foin du chalet; mais il arrive une seconde caravane, puis une troisième; aussi la nuit se passe-t-elle en sommeils interrompus, en rires et en bons mots.

« A 2 heures moins un quart, un guide arrive et annonce le départ. Nous sommes seize avec trois guides. La nuit est noire; aussi le guide-chef a-t-il une lanterne pour se diriger, et chacun emboite le pas derrière lui. En arrière, un guide a la consigne de ne laisser aucun retardataire. Chacun a son numéro d'ordre, comme au régiment, et de temps en temps on fait l'appel.

« En sortant du Cassey, nous traversons une prairie au milieu de laquelle apparait un névé, puis les rochers se présentent. Nous suivons des lacets sur leurs flancs à pic, et le guide chef crie à chaque tournant : « *Gardez-vous à droite! gardez-vous à gauche!* » suivant le côté où se trouve le précipice.

« Vers 3 heures et demie, nous gravissons une prairie excessivement inclinée qui nous conduit à la première cheminée. Là-bas dans la plaine, un groupe de lumière scintille : c'est Annecy. La cheminée n'offre pas de danger, à la condition, pour l'ascensionniste, de se cramponner solidement avec les

mains, et de trouver pour le pied un point d'appui solide. Ce mauvais pas aboutit à un couloir au bas duquel nos guides nous font une double recommandation : ne pas faire rouler des pierres sur ceux qui nous suivent et éviter tout tumulte, afin de ne pas effrayer les moutons de la prairie supérieure, qui alors se précipiteraient comme une avalanche dans le couloir, ce qui serait un véritable danger.

« Ces recommandations sont religieusement suivies ; parvenus à la prairie, nous tournons la dernière masse de roches qui constituent les assises supérieures de la Tournette, et, traversant un névé sur le versant de Thônes, nous arrivons au bas des échelles installées en cet endroit, aux frais d'un généreux et philanthrope habitant de Thônes, qui n'approuvait pas le premier mode d'ascension. Il fallait, en effet, avant ces bienheureuses échelles, parvenir sur un rocher plus bas que le *Fauteuil,* en passant par une cheminée, et de là, gagner le point culminant en traversant la coupure qui sépare ce rocher du Fauteuil, sur une pierre, placée là comme un pont naturel.

« Trois heures environ après notre départ, à 4 heures 57 minutes nous mettons triomphalement le pied sur la cime (2,362 mètres). Il en est temps : l'horizon de l'est devient de plus en plus rouge et quelques minutes après, le soleil apparaît derrière le massif du Mont-Blanc.

« Le haut de la Tournette est une espèce de dos d'âne de 30 à 40 mètres de long sur 2^{m},50 à 3 mè-

tres de large. Des pierres nous y servent de siéges, et nous braquons nos lunettes sur tous les points du vaste horizon qui nous entoure.

« A l'est le Mont-Blanc nous apparaît plus beau peut-être que de tout autre point de la Savoie, si ce n'est cependant du Charvin, dont la croupe verte et arrondie se dresse devant nous. Au nord s'étend le lac Léman, dont la couleur bleue tranche avec les collines verdoyantes du Faucigny et du Chablais. Au nord-ouest, le Rhône serpente à travers la Chautagne encore couverte de brume. Du côté de l'ouest la vue nous est interceptée par le Semnoz et les contreforts du Jura. Mais quand nous nous tournons vers le sud-est et le sud, notre œil se plaît à errer à travers un océan de pics et de glaciers. D'abord les Bauges, puis les montagnes du bassin de Chambéry et de la Chartreuse, puis les sommets de la Maurienne, de la Tarentaise, jusqu'au Pelvoux, aux Ecrins et au Mont-Viso. Tout à fait à nos pieds, d'un côté, le lac d'Annecy, de l'autre les vallées de Thônes, de Manigod, du Grand-Bornand, puis le col des Aravis : tout cela admirable de fraîcheur, de netteté et d'harmonie.

« Au bout d'une demi-heure, nous descendons au pied des échelles et les vivres sont étalés sur la table naturelle que nous offrent les rochers. La neige glacée du névé, fondue dans du vin, remplace l'eau des sources absentes à cette altitude.

« A 7 heures, au moment où arrivait la seconde caravane, commandée par M. de Turenne, nous ter-

minions notre déjeûner matinal et nous commencions notre mouvement rétrograde. Jusqu'au chalet de Rosairy, lequel est muni d'un éperon pour couper les avalanches, la descente se fait continuellement sur des éboulis, des névés et des roches glissantes ; du chalet à la grande route des Clefs à Thônes, elle s'effectue à travers des charbonnières.

« A 10 heures, nous abordons la route et, bientôt après, nous faisons notre entrée à Thônes, musique en tête, au milieu des acclamations de la foule accourue sur nos pas. C'est là que nous retrouvons les touristes restés dans les premiers chalets et qui étaient arrivés dans la matinée par le col des Nantets.

« A midi, un déjeuner de 40 couverts nous réunit à l'hôtel; au dessert, les toasts ne sont point oubliés: M. Joseph Agnellet, maire de Thônes, l'organisateur de cette aimable réception, boit à M. de Turenne, à qui on a décerné par acclamation la présidence du banquet, et le félicite d'avoir gravi la Tournette à 73 ans. M. de Turenne répond que c'est par une vie sobre et réglée que le corps peut garder sa vigueur et gravir les montagnes jusqu'aux extrêmes confins de la vieillesse... Un membre de la section de Provence porte un toast à la jeunesse ; M. Boissonet remercie les hôtes de la Savoie, M. Ferrand lui répond et l'enthousiasme, surexcité par ces chaleureuses paroles et par la mousse du Champagne, atteint son paroxysme, quand, de la part des dames de Thônes, on vient présenter au

vaillant marquis de Turenne, que cette délicate attention émeut jusqu'aux larmes, un magnifique bouquet de fleurs des Alpes.

« En sortant de table, nous montons dans les voitures qui nous attendent et qui nous ramènent par Alex, le pont Saint-Clair et Annecy-le-Vieux à Annecy, où nous rompons les rangs, emportant sous toutes les latitudes le charmant souvenir de l'hospitalité reçue dans ses murs et de l'ascension faite sur le belvédère, peut-être unique, de la Tournette. »

XVIII

LE COL DES ARAVIS ET CHAMONIX [1]

Troisième pigeon voyageur!... Il arrive à tire d'aile de Chamonix.

« Chamonix, 17 août.

« Nous sommes partis d'Annecy au nombre de cinquante-deux [2], conduits par MM. d'Anières et Eu-

[1] *Salut Public* de Lyon, 21 août 1876. — *Annuaire de 1875 du Club Alpin français: Au Mont-Blanc par la Savoie,* de M. J. Martin Franklin, pages 31 et suivantes.

[2] COMMISSAIRES DE LA CARAVANE (cocarde blanche) : MM. Charles d'Anières et Eugène Tissot : 2.

Club Alpin italien: M. et Mme Chiapusso, MM. Lepetit, Garelli, Buffa, Grange, Brovia, Palestrino, Génin : 9.

Club Alpin français, Paris: M. Abel Lemercier, sa fille et son fils, MM. de Bonald, Baudin, Ducros, Cayla et 9 élèves du Collége Rollin . 16.— *Lyon et Bourg* : MM. Augers, Chartron, Pinet, Deyme, Pélagaud, Sestier, Berthet, Ceresole, Garcin, Peters, Fabre, E. Perret, S.-B. Perret, Bourrat et 2 autres touristes : 16. — *Grenoble*: M. Henri Duhamel, 2 dames et 2 touristes : 5. — *Savoie* : MM. l'abbé Maniglier (aumônier de la caravane du col des Aravis), Joseph Agnellet, Martin Franklin, Ch. La Ravoire, Frédéric et Max Favier du Noyer : 6. — Total général : 54.

Récapitulation : Semnoz, 49. — *Parmelan,* 7. — *Tournette,* 36. — *Chamonix*: 54. — Total des touristes ayant pris part aux courses et ascensions, à l'issue du congrès : 146.

gène Tissot, lundi vers deux heures, et après avoir gravi les collines verdoyantes où s'élève le bourg d'Annecy-le-Vieux, nous nous sommes enfoncés dans la gorge étroite, profonde, encaissée, sous les escarpements de laquelle se précipite le Fier encore naissant. La plupart des alpinistes lyonnais et italiens, ainsi que la caravane scolaire du collége Rollin, s'étaient joints à nous, et la longue file de nos voitures serpentait sur la route étroite, pittoresque et dangereuse qui tantôt contourne en corniche les pentes abruptes des hautes montagnes, tantôt s'étend comme un long ruban grisâtre au fond des vertes vallées.

« Thônes doit être notre première station.

« A l'entrée du village, la société musicale de l'endroit est venue nous attendre et les autorités nous accueillent au bruit des joyeuses fanfares. Nous descendons de voiture et défilons, musique en tête, dans les rues sinueuses de la petite ville, pavoisées, jonchées de feuillages comme celles d'Annecy la veille, tandis que les bouquets et les gerbes de fleurs pleuvent sur nous du haut des balcons et des fenêtres garnis de spectatrices. A l'hôtel, M. Agnellet, maire de Thônes, nous offre gracieusement un « vin d'honneur » et nous repartons après une courte halte dont nos chevaux fatigués avaient le plus grand besoin.

« La route monte sans cesse, la vallée se rétrécit et prend un caractère de plus en plus sauvage; mais peu à peu de gros nuages ont envahi les cieux, de petits coups de vent viennent nous apporter non

seulement la fraîcheur des hautes cimes qui se dressent devant nous, mais les parfums pénétrants de la terre humide, et bientôt un orage de montagne éclate dans toute sa violence. Nos voitures, pour la plupart, sont découvertes et la situation commence à devenir critique, lorsque M. Agnellet, qui nous avait accompagnés depuis Thônes, s'arrête et nous convie à descendre dans une petite maison qui borde le chemin.

« Cette petite maison, de modeste apparence, se trouve être un délicieux chalet d'été, récemment construit en pleine montagne, dans le site le plus sauvage et le plus solitaire qu'on puisse imaginer, par le neveu de notre guide, qui nous y a préparé la surprise d'une charmante hospitalité. L'intérieur en est orné avec tout le luxe et le confort des plus somptueuses villas parisiennes, et des rafraîchissements, des vins de Champagne nous attendent dans une coquette salle à manger.

« Cependant, la nuit est venue et il nous faut songer à atteindre La Clusaz, où nous devons coucher et souper. L'orage s'est un peu calmé ; nous remontons en voiture, nous abritant tant bien que mal contre les dernières gouttes de pluie, tandis que le tonnerre gronde encore au loin. Tout à coup, des détonations plus voisines viennent nous faire tressaillir ; ce sont les habitants de La Clusaz qui saluent avec des *boîtes* notre arrivée, tandis que l'orphéon du village nous joue, malgré la pluie qui l'inonde, les plus beaux airs de son répertoire. On hisse à

force de bras nos voitures que nos chevaux fatigués ne peuvent plus traîner sur la pente raide du chemin, et nous nous précipitons dans la salle basse d'une petite auberge, dont les propriétaires, émerveillés de recevoir tant de monde, se sont mis en quatre pour nous héberger de leur mieux.

« La nuit est courte; avant trois heures les détonations des *boîtes* viennent nous rappeler qu'il faut partir en hâte pour arriver, au lever du soleil, au col des Aravis, où l'on doit nous dire la messe, en pleine prairie alpestre, à quinze cents mètres d'altitude [1]. On se met peu à peu en marche au milieu des nuages et de l'obscurité, mais la montée est longue et les plus diligents seuls arrivent à temps pour jouir de la vue du Mont-Blanc et de sa chaîne dentelée, que nous apercevons à travers une étroite brèche des montagnes. L'endroit est charmant, d'ailleurs, et les détonations des *boîtes* que l'on tire à profusion se répercutent en longs roulements de tonnerre, le long des hautes falaises de rochers qui nous dominent à quatre ou cinq cents mètres. La prairie est couverte de fleurs et les chalets du voisinage nous offrent à profusion un lait exquis.

« Une descente longue et pénible nous conduit à Mégève, à travers une étroite vallée creusée dans des

[1] Grâce à la prévoyance des organisateurs du Congrès, les dimanche, 13, et mardi, 15 août, des messes spéciales avaient été réservées, sur le trajet ou à l'arrivée des diverses caravanes, pour ceux des touristes qui voulaient y assister... La montagne ne doit-elle pas être le pays de la vraie liberté?

montagnes d'ardoises et de schistes décomposés. A Mégève, nous retrouvons la grande route, et quelques-uns de nous filent directement sur Chamonix pour tenter, la nuit même, l'ascension du Mont-Blanc, tandis que le plus grand nombre s'en va dîner à Sallanches et que je me dirige, avec quelques alpinistes de Lyon, par la route la plus pittoresque et la plus fertile en vastes et merveilleux horizons, sur Saint-Gervais, dans le colossal établissement de bains où nous passons la nuit. Il y a une foule de baigneurs — nous sommes 260 à table — qui viennent chercher dans cette fraîche et charmante vallée quelques jours de repos, et l'on a l'air d'y mener fort joyeuse vie. On joue, on danse dans les salons de l'hôtel, et si notre toilette d'alpiniste était admise dans le monde. si surtout quinze heures de marche ne nous avaient pas fatigués outre mesure, plusieurs d'entre nous prendraient volontiers leur part de la fête. Mais nos lits nous appellent, si nous voulons visiter le lendemain matin les gorges de la Diosaz.

« Ces gorges, de *création* récente, — on ne peut y pénétrer que depuis deux ans, — rivalisent de l'avis de tous les touristes, avec les célèbres gorges du Trient et du Fier. Qu'on se figure une étroite et sinueuse fissure ouverte sur plusieurs kilomètres de longueur, dans une montagne de schiste de deux ou trois mille pieds. Au fond de ce long défilé se précipite en bouillonnant et en mugissant avec fureur le torrent de la Diosaz, qui entraîne et brise dans son lit déchiqueté les blocs de rochers et les troncs

de sapins pantelants au-dessus de l'abîme : c'est un spectacle d'un grandiose, d'une variété infinie et qui vaut à lui seul un voyage à Saint-Gervais.

« En face des gorges, entre Saint-Gervais et Chamonix, la montagne s'abaisse pour former le col de la Forclaz. Au sommet de ce passage difficile, on découvrit, il y a quelques années, une pierre de taille d'assez grandes dimensions qui gisait depuis des siècles, oubliée sous la neige et les herbes. Examinée avec soin, elle laissa découvrir quelques traces d'inscription qu'on parvint à grand'peine à déchiffrer; c'était une borne plantée là, après bien des combats sans doute, par un général romain, pour servir de limite au territoire des Viennois allobroges et des Ceutrons. Ce monument historique fort curieux fut encastré, sur le lieu même où il avait été trouvé, dans un massif de maçonnerie, et les plus hardis voyageurs allaient religieusement saluer ce témoignage vénérable de l'histoire ignorée de nos ancêtres. Or, cette pierre a disparu du col de la Forclaz. Un hôtelier de Saint-Gervais, propriétaire du pâturage sur lequel elle avait été trouvée, l'a emportée sans façons pour en orner son auberge et y attirer les étrangers...

« Voilà la petite anecdote qu'on nous raconte avec indignation, qualifiant, un peu sévèrement peut-être, l'action de l'hôtelier de « vandalisme historique. » J'ai cru qu'elle pourrait intéresser vos lecteurs et l'ai notée à leur intention durant notre route jusqu'à Chamonix, où nous retrouvons nos compagnons, mais

pour nous séparer et suivre chacun de notre côté nos pérégrinations.

« La moitié des Italiens sont déjà repartis pour Genève ; les autres se dirigent, avec un petit groupe de Lyonnais, sur Martigny et le Valais. Ce n'est pas l'envie ni les aimables sollicitations qui me manquent pour me décider à les accompagner ; mais le sentiment du devoir me rappelle à Lyon et nous nous séparons après de chaleureux adieux. Je vais donc quitter Chamonix sans pouvoir vous annoncer le résultat de l'ascension du Mont-Blanc, tentée hier par trois alpinistes lyonnais, MM. Sestier, Peters et Fabre, que nous avons aperçus ce matin traversant courageusement le plateau de neige des Grands-Mulets. Le temps est magnifique et tout fait présager une heureuse réussite [1].

« Quant à M. Duhamel, qui a exécuté hier, avec un seul guide, sa troisième ascension, il est redescendu ce matin à une heure, horriblement fatigué, paraît-il, mais enchanté d'avoir réussi à gravir le colosse en vingt-quatre heures, ce que personne encore n'avait pu faire. Parti le seize à minuit, il rentrait à Chamonix le 17, à minuit et demi environ, tour de force dont il a le droit de se montrer d'autant plus fier que le temps était mauvais, orageux et surtout très nuageux.

« Avant de quitter le sol français, les alpinistes

[1] Cette ascension s'est, en effet, heureusement accomplie et elle fait le plus grand honneur au Club Alpin de Lyon; elle a été suivie de celle de M. Palestrino, avocat, membre du Club Alpin italien.

Italiens, courtois comme toujours, ont télégraphié à M. le sénateur Chaumontel, maire d'Annecy, pour le remercier de la royale hospitalité à eux offerte durant ces trois journées.

« Tel a été le premier congrès des Clubs Alpins, qui laissera dans le souvenir de tous ceux qui y ont assisté des traces ineffaçables. Il est impossible d'offrir hospitalité plus large, plus empressée, plus somptueuse que ne l'ont fait les Savoisiens, et si le choix de leur beau pays pour y tenir la première réunion des alpinistes européens a été un honneur pour eux, ils s'en sont certainement montrés plus reconnaissants et plus dignes qu'aucun de nous ne se le serait jamais imaginé. »

XIX

A AIX-LES-BAINS

Qui ne connaît cette petite ville « toute fumante, toute bruissante et toute odorante du ruisseau de ses eaux chaudes et sulfureuses, assise par étages sur un large et rapide coteau de vignes, de prés, de vergers à quelque distance [1]. »

Aix-les-Bains, plus heureux que ses congénères, a, dès longues années, sa bonne place au soleil de la mode et du succès.

Les antiquités romaines, telles que le *Vaporarium,* l'arc de Campanus et le temple de Diane; la vertu souveraine des eaux, la richesse du Casino, l'un des plus beaux de l'Europe, la splendeur des hôtels, la fraîcheur des promenades, l'agrément et la variété des environs, le voisinage du lac sévère et mélancolique du Bourget, qui a inspiré Lamartine, — toutes ces merveilles ont fait de la cité d'Aix-les-

[1] Lamartine, *Raphaël,* Pages de la vingtième année.

Bains le coin favori de la Savoie, la station thermale aimée où princes, hommes d'Etat, généraux, écrivains, industriels, grandes dames, oisifs et fashionnables viennent, les uns se guérir de leurs infirmités, les autres se reposer de leurs fatigues, se distraire de leurs soucis ou chercher de nouveaux plaisirs.

Aix est, de plus, si je puis ainsi dire, le lieu de naissance du Club Alpin français et le quartier-général de son dérivé, le Club Alpin savoyard; c'est là que MM. Joanne, Lemercier et de Billy assirent les premières bases de l'institution et c'est Aix qu'a choisie pour capitale cette section de Savoie, devenue l'une des principales têtes de la confédération alpine.

Toucher barre à Aix, c'était donc dans l'ordre ; et l'hospitalité qui nous y reçoit ne nous en fait point repentir.

L'après-midi s'écoule rapide et bien remplie ; d'aucuns vont voguer sur le lac et visiter l'abbaye d'Hautecombe, le lieu de sépulture des princes de la Maison de Savoie. Les plus nombreux se promènent, conduits par le docteur Blanc à travers l'établissement thermal, les grottes illuminées *a giorno*, le musée, non sans faire escale à la villa du président, M. Dégallion, où un Champagne *prématuré* sert de vermouth au banquet; et, après avoir goûté sur la Place centrale, les symphonies de la Fanfare, encore couverte de ses lauriers de Grenoble, on va s'asseoir au Casino, dans la salle mauresque, à une table somptueuse.

Parler du bal qui suivit, du concert donné dans les jardins par l'excellente musique du 97e de ligne, de l'étrangeté du coup d'œil que présentaient les costumes poudreux des alpinistes mêlés aux plus élégantes productions de Worth, ce ne serait point rester dans le cadre austère d'un récit alpin... Qu'il nous suffise de mentionner le toast chaleureux porté par M. Dégaillion à M. Joanne et ce discours, où celui-ci traduisait avec tant de bonheur l'émotion qui débordait de tous les cœurs et qu'on lisait dans tous les yeux :

« Mesdames et Messieurs,

« Bien que ce banquet, presque improvisé, n'ait aucun caractère officiel, permettez-moi de prendre la parole pour remercier, à Aix comme à Annecy, les membres des sections de la Savoie de la réception qu'ils ont faite à leurs collègues de la France et de l'étranger.

« La première réunion internationale des Clubs Alpins a dépassé toutes les espérances. Favorisée par un temps magnifique, conçue, préparée et dirigée avec un dévouement, une intelligence et un goût qu'on ne louera jamais assez, elle laissera d'impérissables souvenirs à ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

« Toutefois, Messieurs, ce n'est pas cette jolie ville d'Annecy, qui semble avoir été bâtie tout exprès, dans une situation exceptionnelle, pour donner des fêtes merveilleuses ; ce n'est pas son beau lac, ce ne sont ni ses admirables montagnes, ni ses illumi-

nations vraiment féeriques dont l'imagination la plus hardie ne saurait se représenter les surprenants effets, que nous nous rappelons avec le plus d'émotion et de plaisir : c'est la cordialité de ses habitants ; c'est la fraternité, si franche, si expansive, si complète, qui a réuni pendant deux jours presque entiers ces nombreux touristes accourus, dans une même pensée, vers un même but, non seulement de toutes les contrées de la France, mais de l'Italie, de la Suisse et de l'Angleterre ; nous y avons tous contracté — je ne serai démenti par personne — des liens qui ne se rompront jamais et que, quant à nous, nous nous efforcerons de resserrer.

« Mesdames et Messieurs,

« Cette mémorable fête, si bien commencée à Annecy, devait se terminer à Aix ; car c'est ici même, dans un salon voisin de cette salle, qu'est née, il y a deux ans, la section de Savoie.

« Vous étiez vingt au plus ce soir-là ; vous êtes plus de 400 aujourd'hui ; vous serez 600 demain. Le nombre total des membres du Club dépasse 2,000. Celui qui nous eût prédit, — alors que j'avais l'honneur de vous exposer pour la première fois le but élevé, patriotique, désintéressé de notre société naissante, — que deux ans après nous aurions réalisé des progrès si extraordinaires, celui-là nous eût trouvés tous incrédules !

« L'avenir, espérons-le, nous réserve d'autres surprises encore plus satisfaisantes. Que nous importe, d'ailleurs ? Moralement, notre cause est désor-

mais gagnée ; notre victoire, assurée ; et votre beau pays, où les touristes de toutes les nations se presseront en foule dès qu'ils seront certains d'y trouver les ressources qu'ils vont encore chercher ailleurs, en retirera bientôt des avantages matériels qui étonneront à leur tour ses heureux habitants.

« Au Club-Alpin, aux sections de la Savoie, aux organisateurs des fêtes d'Annecy et à la section d'Aix ! »

XX

LE REVARS

(16 août 1876)

Le lendemain, avant l'aube, guêtres lacées et pique à la main, on était sur le chemin du Revars.

Les belvédères semblables au Revars ne manquent point en Savoie ; mais celui-ci a, sur tous les autres, un avantage marqué : il se dresse directement au-dessus d'une des villes d'eaux les plus fréquentées du monde ; il offre ainsi aux baigneurs et aux touristes un but tout naturel à atteindre, sans déplacement et presque sans difficulté.

Bien plus, situé à une altitude moyenne, entouré de magnifiques pâturages et de sapins odorants, abrité du nord dans certains plateaux par de formidables saillies, il est dans des conditions uniques pour ces *cures d'air,* qui sont souvent l'accessoire obligé des *cures thermales* et que la thérapeutique moderne oppose, comme un remède souve-

rain, aux désordres de la phthisie, de l'hypocondrie ou du *spleen*.

Faire du Revars, comme du Semnoz, une succursale d'Aix thermal, un faubourg aérien d'Aix pittoresque, tel est le but de la Société qui vient de se fonder sous le patronage du Club Alpin [1].

Pour atteindre ce but, deux éléments sont nécessaires : rendre praticable l'accès de la montagne, y construire, comme au Righi, de ces établissements où l'on puisse, au besoin, planter sa tente pour un séjour plus ou moins prolongé.

L'association naissante a mis tout d'abord à son ordre du jour la construction d'un sentier muletier d'Aix au Revars; c'est à visiter les travaux, qui touchent à leur fin, qu'elle nous convie et, en avant ! nous voici de nouveau, alertes et légers, sur le chemin de la montagne.

Après la traversée du village des *Mentains*, la troupe abandonne la route vicinale de Mouxy et prend, à travers prés, un petit sentier qui la conduit au *Chemin des gardes*, tracé en plein fourré, entre de gigantesques sapins, sous une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

Au-delà, les travaux sont en pleine activité. On escalade avec entrain les éboulis de rochers que la pique des ouvriers a amoncelés sur le passage. Des mines saluent les ascensionnistes en ébranlant les

[1] Cette Société par actions au capital de 100 fr. a pour président M. Alphonse Mottet, maire d'Aix, pour trésorier, M. Dégaillon, président du Club Alpin, et pour secrétaire, M. le docteur Francis Bertier.

échos, et leur offrant le grandiose spectacle d'une avalanche de blocs énormes allant, avec une vitesse vertigineuse et des bonds désordonnés, se perdre dans l'abîme. Enfin, voici la caravane sur le premier plateau : elle se rend de là, par la combe ravissante du Pertuiset aux chalets, où elle déjeune, et d'où elle ne tarde pas à atteindre la cime.

On ne s'imagine guère, en voyant de la vallée ces falaises arides, les splendeurs pittoresques qu'elles offrent au regard quand on en a gravi le formidable escarpement. Au nord-est, le Mont-Blanc dans toute sa majesté ; la chaîne immense des Alpes, couverte de glaciers qui se perdent à l'est dans les profondeurs de l'horizon ; au nord, les sommets arrondis du Jura ; à l'ouest, les vallées d'Aix et du Rhône, entre lesquelles le Mont du Chat se dresse comme un écran ; au midi, les groupes si élégamment découpés des montagnes de la Chartreuse. Autour de soi, sous les pieds de l'ascensionniste, d'immenses prairies d'une herbe courte et parfumée, plus douce à la marche que la moquette, entourées et protégées des vents par de magnifiques forêts de sapins. Les sommets les plus justement vantés de l'Oberland n'ont rien de plus beau ni d'un charme plus pénétrant [1].

Que le sentier s'achève [2], que l'hôtel du Revars-

[1] *Savoie thermale*. — Excursion au Revars, par le docteur Francis Bertier.

[2] Grâce à l'impulsion imprimée aux travaux par le comité et son président, aidés de M. Gamet, l'intelligent agent-voyer cantonal d'Aix-les-Bains, l'achèvement du sentier est aujourd'hui un fait accompli. L'inauguration en a été faite le 5 octobre 1876 par une caravane de 86 touristes.

Culm se construise et le moment viendra où aucun touriste ne passera à Aix sans aller en respirer les solitudes embaumées et y contempler le spectacle que, bien avisé comme toujours, le Club Alpin aixois a tenu à offrir à quelques privilégiés en guise de vin de l'étrier.

XXI

LA DERNIÈRE ÉTAPE — A CHALLES-LES-EAUX

(24 août 1876)

Sept jours ont passé, les bataillons sont épars, le congrès est devenu un fait historique, la presse en gémit aux quatre points cardinaux... Et pourtant, le récit n'en serait pas complet si, le 24 août, nous ne suivions, sur la route d'Italie, hors de Chambéry, un dernier peloton qui, pareil à celui qui sert de cortége au drapeau du régiment après la revue, s'en va faire les honneurs de Challes au colonel,... non, au président du Club Alpin français.

Challes, — vous le savez sans doute, — est une station thermale située à 5 kilomètres sud-est de Chambéry, au bas de la montagne de Curienne et sur le territoire de la commune de Triviers, dans une retraite verdoyante d'où l'on jouit d'un superbe panorama sur le rideau houleux des Alpes dauphi-

noises et sur les cîmes plus rapprochées du cirque de Chambéry.

De Challes médical, je ne vous dirai rien, sinon que les sources *sulfureuses*, *sulfydratées*, *bromurées* et *iodurées*, découvertes en 1841, sont les plus riches et les mieux minéralisées de toutes les eaux sulfureuses connues, et qu'un seul litre d'eau de Challes équivaut à 30 litres des Eaux-Bonnes, à 16 de Barèges et à 11 de Luchon.

Mais si les eaux de Challes existent dès longtemps comme une dure et nauséabonde nécessité, le site de Challes restait inconnu ; la station thermale attendait de naître ; on buvait l'eau à distance ou, si on venait la boire sur place, prestement on se hâtait de déguerpir.

Qui eût dit que ces marais se transformeraient, par un coup de baguette magique, en une résidence ne sentant point le soufre, et offrant, à côté du remède, des aspects charmants, des jardins ombreux, des promenades délicieuses, un établissement thermal, aussi gracieux que bien aménagé [1], un vieux

[1] L'établissement de Challes, qu'entoure un parc de quatre hectares, a la forme d'un chalet suisse ; il se compose d'un corps de logis central et de deux ailes. Sur la façade, on lit cette légende tracée en lettres rustiques : **1841** — *Challes-les-eaux* — **1874**. Au rez-de-chaussée se trouvent une vaste buvette, deux salles d'inhalation, deux salles de *pulvérisation*, une installation hydrothérapique et au premier étage 22 cabinets de bains. Grâce aux travaux de captage exécutés, en 1873 et 1874, par M. Boutan, ingénieur des mines, le débit d'eau disponible qui n'était primitivement que de 250 litres, se trouve aujourd'hui triplé et peut ainsi faire face à toutes les nécessités de l'exportation et à toutes celles de la consommation sur place.

château, qui renaît à la vie et qui renferme, dans ses murailles grises tapissées de lierre, des salons élégants, une cuisine aux mets délicats et tout le confort de la vie moderne?

Voilà le site où les clubistes de Chambéry ont tenu à recevoir, avant leur départ, le président et quelques survivants,... *rari nantes*,... du Congrès de la Haute-Savoie.

Le *mot de la fin* y fut dit au dessert, dans une spirituelle causerie, par le président de la section de Chambéry, M. Martin Franklin, celui-là même qu'une décision, récemment notifiée à travers les mers, vient d'appeler au titre de membre d'honneur du Club Alpin... *des Montagnes rocheuses*.....

XXII

LE MOT DE LA FIN PAR UN MEMBRE DU CLUB ALPIN... DES MONTAGNES ROCHEUSES

« Messieurs et chers confrères,

« Nous voici à la dernière étape du premier congrès international des Clubs Alpins : depuis Annecy nos rangs ont été sans cesse en s'éclaircissant, et si nous sommes encore réunis en ce banquet fraternel, c'est que le président du Club Alpin français n'a pas voulu quitter la Savoie sans serrer la main aux alpinistes de notre ancienne capitale et qu'eux n'auraient pas voulu le voir s'éloigner sans le remercier, dans une entrevue spéciale, de tout ce qu'il a fait pour leur pays.

« Dès 1862, Adolphe Joanne, en publiant un guide exclusivement consacré à la Savoie, cherchait à appeler sur nos vallées et nos montagnes l'attention des touristes ; si nos populations eussent plus activement secondé ses efforts, à coûp sûr, le

mouvement qu'il cherchait dès lors à provoquer eût été bien plus prononcé et surtout se fût accentué plus vite.

« Pourquoi faut-il que la Savoie, qui avait obtenu de prime abord les honneurs d'un volume spécial, se soit vue ensuite confondue dans la collection des Guides-Joanne, tantôt avec le Dauphiné, tantôt avec la Bourgogne ?

« Certes, je suis loin d'en accuser l'illustre auteur des Guides : je crois que la faute en est à nous, qui n'avons pas su attirer un public assez nombreux pour mériter le maintien d'un guide exclusivement consacré à notre région. Tâchons au moins de prendre dans l'avenir la revanche de nos négligences passées ; secondons les efforts faits pour diriger sur nous le courant des touristes, et le jour où ils afflueront, je ne doute pas que le volume de la Savoie ne renaisse de ses cendres dans cette collection Joanne, véritable monument élevé au goût des voyages et au culte des montagnes.

« C'est en effet la fondation du *Cercle des amis de la montagne* qui est le meilleur titre de notre président à la reconnaissance de la Savoie.

« Nul pays, plus que le nôtre, n'a profité et ne profitera de l'impulsion vigoureuse que le Club Alpin français a donnée au *tourisme* et de la direction qu'il lui a imprimée. Il serait trop long d'énumérer les résultats déjà obtenus ; je me bornerai à rappeler en partie les courses qui ont été *directement* provoquées par le congrès international d'Annecy,

précédé de la réunion de Tignes et suivi de la fête d'Aix-les-Bains.

« Cette statistique sera très incomplète, puisque je n'ai pu la composer que sur des renseignements recueillis çà et là dans nos pérégrinations communes : elle servira tout au moins d'exemple pour établir pratiquement le bénéfice que des réunions de ce genre procurent aux pays où elles sont tenues.

« Commençons par les ascensions : la plus importante est celle du Mont-Pourri, le plus haut sommet de notre département, à moins que la cime des Grands-Couloirs dans le massif de la Vannoise ne lui enlève la palme.

« Vient ensuite l'ascension de la Grande-Saissière exécutée deux fois, d'abord par M. Devot (section de Paris), avant la réunion de Tignes, et ensuite par cinq membres de la section de Tarentaise le lendemain de cette réunion.

Deux Dauphinois en se rendant à Tignes et de là à Annecy, ont fait une série de remarquables ascensions sur les Alpes qui séparent la Maurienne de l'Oisans ; d'abord le Costa-Blanc ou Grand-Etendard, montagne si bien décrite et si consciencieusement étudiée par M. P. Puiseux, ensuite la dent de Goléon et l'une des aiguilles d'Arve. Ces deux alpinistes descendus à Turin sont venus à Tignes par les cols du Mont-Cenis et de l'Iseran, et à Annecy par le col du Palet, Seyssel et le val de Fier.

« Parmi les autres ascensions qui ont été faites

après le congrès d'Annecy, je citerai la Tournette gravie par 25 membres du Club Alpin français, au nombre desquels était le vénérable marquis de Turenne, dont les jambes de 73 ans et la juvénile ardeur ont défié nos jeunes touristes et montré quelle sève de vie se conserve chez les hommes qui ont pratiqué la montagne ;

« Le Parmelan, cette sommité peu connue encore et si magistralement peinte par le président de la section d'Annecy dans l'*Annuaire* de 1875 ;

« Le Semnoz, gravi par quatre membres de Lyon, et le lendemain par 49 des alpinistes qui avaient assisté au congrès. Je ne citerai qu'un épisode de cette dernière ascension ; c'est l'émouvante descente à la corde exécutée par l'administrateur délégué du Club Alpin français, soutenu par le secrétaire général du Club Alpin italien.

« Le Revars et le Mont du Chat figuraient dans le programme de la fête organisée à Aix-les-Bains par la sous-section de cette ville, et qui a si joyeusement clos la série de nos excursions.

« Vous voyez donc là une douzaine d'ascensions de diverses importances, exécutées en peu de jours à l'occasion de notre premier congrès.

Parlerai-je maintenant des cols qui ont été traversés ?

Pour arriver à Tignes, les membres du Club Alpin italien ont franchi ceux de l'Iseran, de la Galise, du Mont et du Petit-Saint-Bernard.

Des membres des sections du Club Alpin français

sont arrivés par les cols de l'Iseran, de la Vannoise, du Palet, etc.

Dans le trajet de Tignes à Annecy, les cols de la Sache, du Palet, de Chavière ont été gravis. Une caravane de touristes lyonnais qui se trouvaient dans le Dauphiné a fait une série d'excursions intéressantes que je ne citerai pas, puisque le théâtre de leurs exploits n'était pas en Savoie; je n'en parle que parce qu'ils avaient apporté à Annecy une ample moisson de rhododendrons cueillis au pied de la Barre des Ecrins, dans le pré de Mme Carle si connu des alpinistes.

« Je terminerai en parlant de la colonne de 48 membres de Clubs Alpins qui, sous la conduite de l'infatigable président de la section savoyarde, se sont dirigés vers Chamonix par le col des Aravis, Flumet, Mégève et Sallanches. Plusieurs dames en faisaient partie, car je ne sais si c'est notre président qui attire les dames, ou les dames qui attirent notre président, mais où elles sont, on le voit à coup sûr... La caravane scolaire du collége Rollin figurait aussi dans ce groupe de touristes, et c'était une bien douce satisfaction pour nous autres, têtes blanchies, que de voir cette jeune et ardente génération, destinée à nous remplacer bientôt, s'élancer avec enthousiasme vers nos Alpes aimées.

« J'ai accompagné cette colonne jusqu'au col des Aravis d'où elle s'est dirigée à Chamonix par Flumet, Mégève et Sallanches. Trois ascensions au Mont-Blanc ont couronné cette expédition : l'une accomplie

en 24 heures par M. Duhamel qui, à peine arrivé à Chamonix, sans s'y arrêter, a continué sa marche sur les Grands-Mulets et, le lendemain, arrivait sur ce sommet qu'il connaissait déjà ; l'autre, par une colonne plus nombreuse de touristes lyonnais qui a heureusement atteint le sommet le surlendemain ; la troisième, par un membre distingué du Club Alpin italien, M. l'avocat Palestrino. Une partie des membres de cette caravane est rentrée prosaïquement en Suisse et en France par Genève ; d'autres ont pénétré en Italie par les cols du Bonhomme, des Fours et de la Seigne.

« En terminant cette statistique qui, malgré ses lacunes, sera une victorieuse réponse à ceux qui prétendent que le Club Alpin français ne « marche pas, » permettez-moi de répéter encore une fois, — au risque de me voir citer la fable du renard à qui on avait coupé la queue, — que le but du Club Alpin n'est pas tant de marcher lui-même que de faire marcher les autres.

« Je rappellerai à ce propos le mot d'un spirituel écrivain : on reprochait à nos professeurs Français de moins produire que les Allemands, de dissertations, de mémoires, de notices philologiques... « Peut-être ne faut-il pas se hâter d'en conclure, « répliquait M. A. Geoffroy, que tel de ces érudits enseigne mieux pour cela ; nous savons, « par beaucoup d'excellents exemples, qu'on peut « être un fort bon professeur sans rien publier soi-« même ; il doit être permis d'imiter les muses :

« elles n'écrivent pas, mais se contentent d'ins-
« pirer... »

« Inspirons donc, Messieurs, si nous ne voulons pas ou si nous ne pouvons plus marcher; jouons dans notre petite armée, le rôle du général qui, bien que condamné à ne plus monter en selle, n'en rend pas moins d'éminents services à son pays, en élaborant le plan de campagne qui doit conduire ses troupes à la victoire...

« Notre plan de campagne, à nous, ce doivent être les congrès, l'organisation des courses et des ascensions, la publicité!... La réunion d'Annecy nous a démontré la merveilleuse efficacité de cette stratégie : continuons-la sans repos ni trêve et nous aurons assis sur des bases durables cette œuvre de divulgation de nos montagnes, qui est la raison sociale de nos efforts et de nos vœux! »

ÉPILOGUE

—

LE RELIEF DU CONGRÈS

Et maintenant que Val de Fier, Rumilly, Lovagny, Annecy, Semnoz, Parmelan, Tournette, Col des Aravis, Chamonix, Mont-Blanc, Aix-les-Bains, Le Revars, Challes, toutes les étapes enfin de ce premier et mémorable congrès ont pris place en nos souvenirs, élevons-nous d'un coup d'aile au-dessus des vallées et des rocs, des lacs et des torrents, des montagnes et des montagnards, des orateurs et des discours, et saluons, ami lecteur, la grande chose qui a remué toutes ces choses, le moteur qui les a soulevées de la nuit profonde et stérile dans les régions de la lumière et de la fécondité.

C'est un sentiment de patriotisme large, élevé, pratique, embrassant à la fois, — si je puis le dire sans me servir d'expressions trop ambitieuses, — ces trois horizons concentriques qui s'appellent la nature, la patrie et la province.

Aussi bien, le congrès des Clubs Alpins en Savoie aura-t-il réalisé trois conquêtes qui survivront à la fumée des fêtes et des enthousiasmes passagers.

Œuvre de paix et de concorde, il a prouvé que, si la fusion des peuples, telle que la rêvent certains idéologues, était une utopie, il y a pourtant dans la montagne elle-même, dans cette barrière qui sépare les pays, un lien qui rapproche les individus, qui les fait vivre de la même vie, qui multiplie entre eux les relations de bon voisinage et qui exerce ainsi la plus salutaire influence sur les rapports internationaux.

Œuvre de patriotisme national, ce congrès a réuni dans une commune pensée, et à l'exclusion de toute préoccupation politique, le nord et le midi, l'est et l'ouest, tous les enfants de ce peuple, toutes les régions de ce pays de France, que Grotius proclamait « le plus beau royaume après celui du Ciel... »

Œuvre de patriotisme provincial, les trois journées des 13, 14 et 15 août 1876 auront, on peut le dire, révélé la Savoie à sa nouvelle patrie et au monde entier des touristes.

A l'œuvre donc, enfants de la Savoie ! Répondez par l'initiative privée à cet exemple que vous donnent la Société des Galeries du Fier, celle de la Tarentaise, celle du Revars, celle de Challes et le Club Alpin français tout entier !

A quoi bon aller chercher la fortune à l'étranger,

quand vous l'avez sous la main, quand vos montagnes vous offrent la *matière première*, quand il suffit d'un peu de cette intelligence et de cette activité que vous déployez à profusion au dehors [1] pour la faire retomber en pluie d'or sur vous et sur votre pays...

Un froid calcul de statistique sera notre dernier mot..... et ce sera le meilleur : il servira tout au moins de contrepoids aux élucubrations qu'un sentiment d'admiration et d'amour, peut-être exagéré, pour la terre natale a inspirées à l'auteur de ces lignes.

Il fut un temps où la Suisse était, elle aussi, inconnue et avait peine à se suffire à elle-même.

Aujourd'hui, ce n'est pas à moins de *cent millions par an* qu'il faut évaluer la circulation du numéraire que les étrangers y apportent. *150,000* y sont établis ou domiciliés. *Plus de 100,000* y reviennent chaque année dépenser au moins 500 francs chacun ; mais il faut y ajouter la multitude de ceux dont la dépense est moindre et qui ne font qu'y passer quelques jours.

Et ce mouvement suit une marche ascensionnelle des plus significatives.

En 1860, 110,000 voyageurs avaient circulé en

[1] Un exemple entre mille : Les deux tisseurs en soie, dont le maréchal Mac-Mahon visitait les ateliers, lors de son récent passage à Lyon, MM. Carquillat et Duc, sont tous les deux des enfants de la Savoie, originaires du Petit-Bornand.

Suisse; quatorze ans après, *en 1874*, leur nombre s'élevait à *255,000* dont 65,000 avaient traversé le Saint-Gothard et 28,000 le Simplon et le Splügen.

C'est à *60,000 par an* que se monte la moyenne des pélerins qui visitent le sanctuaire d'Ensiedeln, dans le canton de Schwytz : celui des Grisons, où jadis les voyageurs ne pénétraient que par unités, fait annuellement pour *trois ou quatre millions* d'affaires.

Il y a vingt ans à peine, l'Oberland et les Alpes bernoises n'étaient encore parcourus que par de rares visiteurs : les savants et les poètes seuls allaient, — dans une contemplation muette, — regarder de près la Jung-Frau... Aujourd'hui, la mode a poussé la cohue de l'Europe entière à Interlaken et c'est *200,000 excursionnistes* qui se bousculent l'été, de Thoune à Brienz... [1].

Le secret de cette vogue, où est-il?

Dans la beauté intrinsèque de la Suisse, tout d'abord; mais ensuite et surtout dans l'esprit industrieux et le patriotisme pratique de ses habitants, qui ont su comprendre qu'il n'y a pas de scène possible sans salle de spectacle et qui, en quelques années, ont élevé chez eux *500 hôtels*, dont 40 ou 50 sont des établissements de premier ordre.

Eh bien ! quelle différence y a-t-il entre la Suisse

[1] *Journal des Débats*. 20 septembre 1875.

et la Savoie? ne sont-elles pas filles de la même nature?

Nous n'irons point jusqu'à dire, avec Raoul Bravard [1] :

« La Suisse est cent fois moins belle que cette ancienne province du Mont-Blanc, qui vient de nous être rendue... »

Avec Félix Platel [2] :

« Les plus beaux ravins, les plus gigantesques sapins, les plus sublimes horreurs, les plus terribles beautés de la nature que Dieu ait faites, sont en Savoie et non en Suisse... »

Il ne faut pas créer de jalousie entre deux sœurs jumelles, qui peuvent et doivent prospérer sans se nuire l'une à l'autre!

Nous nous bornerons à dire que toute la différence qu'il y a entre la Suisse et la Savoie, elle réside dans *leurs habitants,* dont les uns savent faire valoir leur pays et dont les autres n'en ont pas assez compris jusqu'ici les richesses.

Mais vienne le jour, — et le congrès d'Annecy en est l'aurore, — où le Savoyard verra qu'une pensée profondément utile, qu'*un but d'intérêt public et*

[1] *Ces Savoyards*. Paris, Michel Lévy. -- Bibliothèque nouvelle.

[2] *Causeries franco-italiennes*. Paris, A. Taride, 2, rue de Marengo, 1859.

d'intérêt privé se cache sous la devise du Club Alpin, et la Savoie prendra elle-même dans le monde du *tourisme* la place d'honneur qui lui est réservée.

Alors, nous pourrons vraiment dire que la Savoie est, en tout, la sœur de la Suisse et la Suisse de la France !

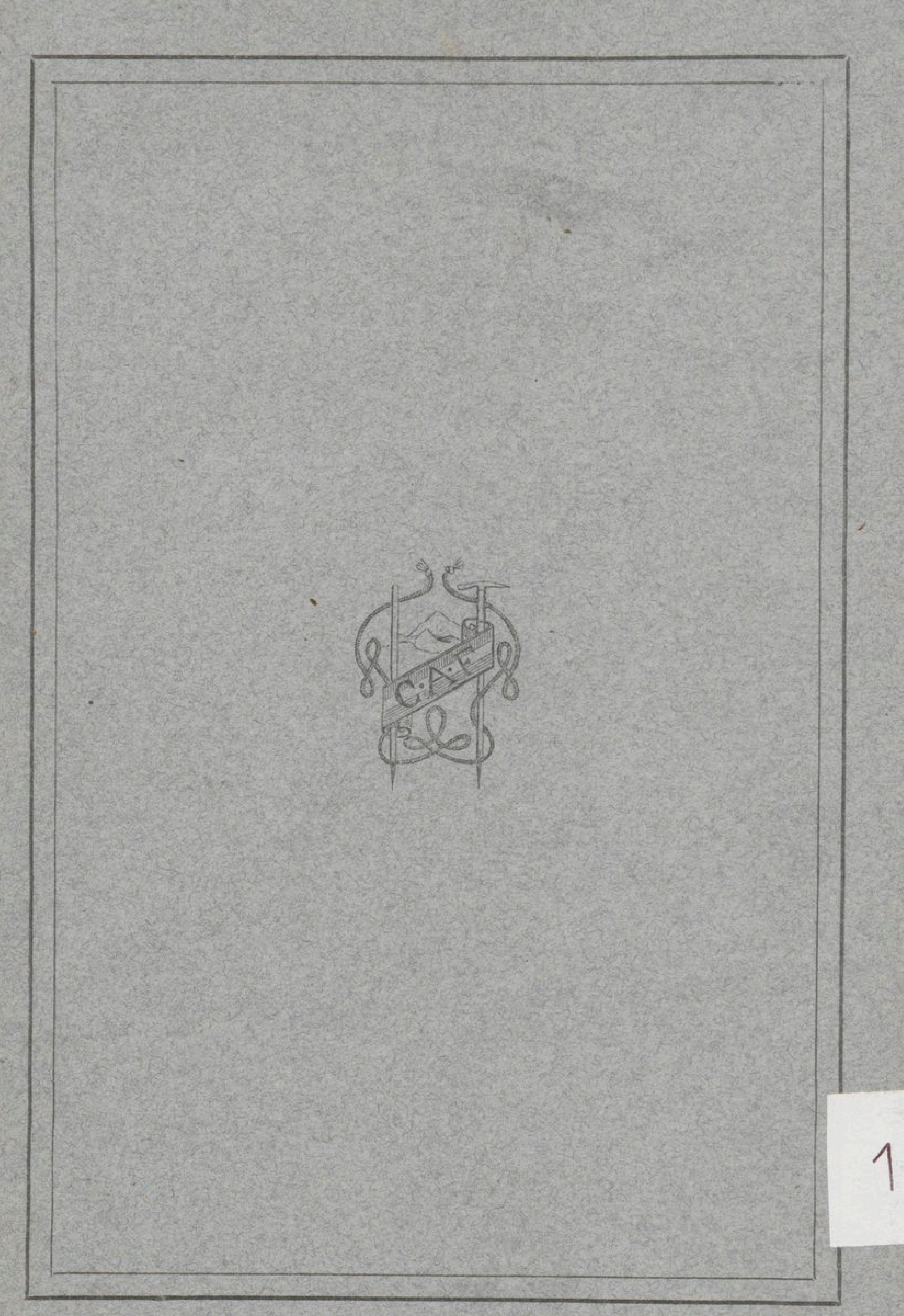
Les pages que l'on vient de lire étaient entièrement imprimées et prêtes à paraître quand, au mois de novembre dernier, une mort inattendue est venu frapper l'auteur dans ses plus chères affections. Malgré le désir qu'il éprouve de se tenir à l'écart de toute publicité, nous croyons pouvoir, sans inconvenance, donner suite à son œuvre, vu le caractère essentiellement patriotique dans lequel elle est conçue et la nécessité absolue où nous sommes de ne pas en retarder plus longtemps la publication, sous peine de lui enlever toute actualité et de compromettre les résultats que nous en attendons dans l'intérêt du pays.

LES EDITEURS.

TABLE DES MATIÈRES

—

———


C·A·F